HISTORIA
magazine
40
Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 233 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE



MORT D'UN TERRORISTE : ALI LA POINTE



HEURS ET MALHEURS DU PRÉSIDENT GAILLARD

Jean FONTUGNE

L'ANNÉE 1957 se termine sans que les graves problèmes posés au gouvernement Gaillard aient été résolus.

Certes, en présidant la conférence au sommet de l'O.T.A.N., le général Eisenhower a voulu montrer tout l'intérêt qu'il portait encore à la France. On peut noter, au passage, que l'un de ses anciens compagnons d'armes, le maréchal Joukov, a été limogé, ce même mois de décembre, par le gouvernement soviétique.

Mais, sur le plan international comme sur le plan intérieur, la situation s'est dégradée. La polémique qui oppose en permanence, dans la presse et à l'Assemblée nationale, les leaders de la droite à ceux de la gauche, Roger Duchet et Guy Mollet, ne facilite pas, en particulier, le règlement du problème algérien.

En effet, aux Nations unies d'abord, une résolution est votée à l'unanimité, prenant acte de l'offre des bons offices du roi du Maroc et du président Bourguiba. Ce dernier demandera, de plus, et avant la fin du mois de décembre, l'évacuation des troupes françaises de Tunisie. Il prendra prétexte des incidents répétés qui se déroulent à la frontière et qui sont, en fait, provoqués par les forces de l'A.L.N. implantées dans les camps tunisiens.

Là ne s'arrêtent pas les difficultés que trouve sur sa route le président Gaillard. Le rapport de synthèse de la Commission de sauvegarde des droits et des libertés individuels, rendu public (13 décembre), ouvre de nouvelles et acerbes polémiques, alors que le gouvernement tente de résoudre ses problèmes financiers, que le déséquilibre du commerce et des paiements extérieurs avait encore aggravés.

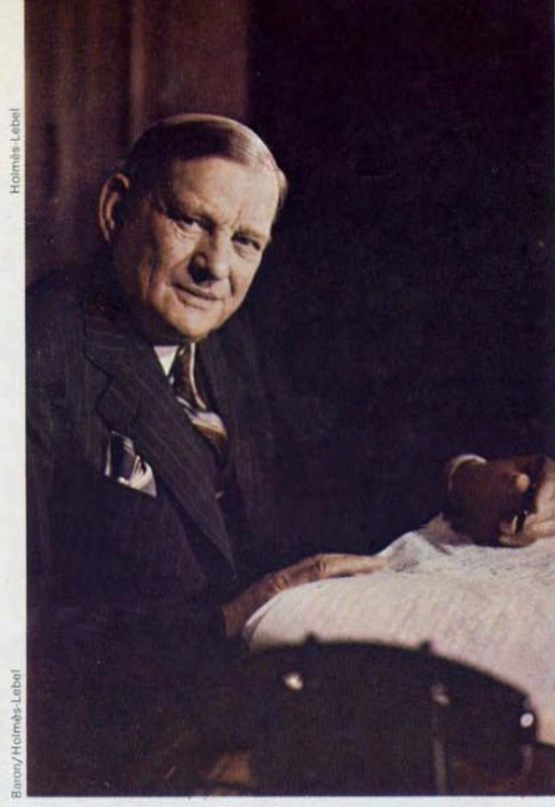
On essaie de limiter l' « impasse », un mot qui fera fortune pendant de longs mois encore dans les milieux parlementaires...

Cependant, sur le terrain, en Algérie, la situation n'inspire pas d'inquiétude. La sécurité rétablie à Alger, de vigoureuses opérations sur l'ensemble du territoire ont été entreprises.

L'implantation de nombreux postes à l'intérieur du pays a rendu confiance à une grande partie de la population. Aux frontières, l'efficacité des barrages est chaque jour confirmée. L'infiltration des unités de l'A.L.N. en territoire algérien, à partir du Maroc et de la Tunisie, devient de plus en plus difficile. C'est avec un optimisme certain que le commandement français envisage l'avenir.

J. F.

SOMMAIRE N° 233 :













Holmès-Lebel

Baron/Holmès-Lebel

Photos Keystone

Septembre 1957 : crise parlementaire en France. Elle va durer trente-cinq jours. Bourgès-Maunoury est renversé, trop fragile pour résister aux difficultés qui s'accumulent : l'Algérie d'abord où Lacoste va tenter sa « loi-cadre », dans l'impossibilité de régler militairement le problème. Le 29 septembre, René Coty essaie de gagner du temps en différant la démission de Bourgès. Il convoque, le 2 octobre, Guy Mollet, qui échoue le 6, puis Pleven, puis Antoine Pinay, puis Robert Schuman, puis encore Mollet. Devant la difficulté de former un gouvernement, René Coty désigne, le 29 octobre, le radical Félix Gaillard. Il a trente-huit ans et il « passera », le 5 novembre...

APRÈS BOURGÈS FÉLIX GAILLARD

LE 30 septembre 1957, le gouvernement Bourgès-Maunoury est renversé, recueillant, comme tous les observateurs se plaisent à le souligner, plus de voix lors de sa chute que le jour de son investiture ! La raison ou plutôt l'occasion de la crise ? L'Algérie, ou plus précisément le statut. L'attaque a été menée de main de maître par Soustelle, avec l'appui des modérés.

avec un cheval de bataille, l'Algérie, et l'appui de



◀ Pour le nouveau président du Conseil, la tâche est lourde et les caisses sont vides. 250 milliards sont empruntés à la Banque de France, le budget est voté le 19 décembre, mais cela ne dissipe pas le malaise. A Paris, un nouveau préfet de police : Papon.



Cette crise est la dix-huitième depuis la naissance de la IVe République et elle va presque battre un record de durée : trente-cinq jours ! De fait, quand le président Coty commence ses consultations, le 3 octobre, les données du problème paraissent singulièrement embrouillées et on pourrait à bon droit parler de crise du régime. Compte tenu de la mise en quarantaine du parti communiste, force est de constater que s'il est impossible de gouverner sans les socialistes, aucune majorité ne peut franchement se dégager sans la participation des indépendants ! Or, au fil des mois, le fossé entre les deux grandes formations parlementaires, qui mobilisent l'une et l'autre près d'une centaine de députés, n'a fait que se creuser. Les modérés refusent d'entériner un statut qui, selon eux, ne peut conduire qu'à une sécession plus ou moins rapide. Il n'est pas davantage question d'apporter leur caution à un gouvernement à dominante socialiste dans l'état de délabrement où se trouvent les finances intérieures et extérieures du pays. En un an d'existence, le parti de Guy Mollet a largement donné la preuve de son incapacité à maîtriser les facteurs économiques.

Il est de fait qu'on nage en pleine inflation et que la hausse des prix bat tous les records. En un an, les ménagères peuvent constater que la hausse atteint près de 25 % sur les œufs, 23 % sur les pommes de terre, 100 % sur les carottes. Quant au budget, les ultimes prévisions du gouvernement Bourgès-Gaillard laissent présager un copieux déficit, baptisé juridiquement « impasse », supérieur à 800 milliards. Pourtant, les trains de mesures votés depuis le début de l'année portent sur 360 milliards d'économies et plus de 350 milliards de recettes nouvelles. Force est de prévoir de nouveaux sacrifices. Si les crédits de la Maison de la radio sont acquis, le tunnel du Mont-Blanc, lui, ne sera pas financé par l'État. Dans ces conditions, le rendez-vous d'octobre risque d'être orageux et il faut s'attendre à de vives réactions salariales dans tous les secteurs.

Quant à la crise des échanges extérieurs, elle est proprement dramatique. Certes, la suspension de la libération des échanges et une dévaluation, en août, de 20 % entraînent une diminution du déficit de la balance des comptes. Toutefois, à la fin de septembre, le déficit de la France à l'Union européenne des paiements atteint près de 400 millions de dollars, alors que l'Allemagne enregistre un excédent de plus d'un milliard. Même si l'amélioration constatée en septembre se poursuit, le fonds de stabilisation des changes sera complètement à sec à la fin de novembre, et les sorties de dollars atteindront 1 500 millions pour l'année, contre 835 en 1956, alors qu'on avait enregistré un excédent de près de 550 millions en 1955. Déjà, il a fallu contracter un emprunt de 100 millions de dollars auprès des banques américaines et prélever encore 100 milliards d'or sur l'encaisse de la Banque de France.

Mollet déclare forfait

Dans ces conditions, et ce n'est pas un des moindres paradoxes de la IVe République, inutile de s'étonner si, lors de la crise, la question monétaire et les problèmes économiques et sociaux l'emportent sur l'Algérie et son statut, pourtant à l'origine de la chute du gouvernement.

Pour commencer, c'est Guy Mollet que le président de la République décide de « pressentir », suivant l'expression consacrée. René Coty tient au retour au pouvoir du leader socialiste. Aucune combinaison n'est possible sans la participation de la S.F.I.O. et le cabinet Bourgès n'était-il pas conçu dès le départ comme une sorte d'intérim ? A sa sortie de l'Élysée, le 3 octobre, Guy Mollet, assailli par les photographes et les journalistes, se montre à la hauteur des circonstances. Il avoue son « émotion » étant donné « le sérieux de la situation ». Mais il ne cache pas les difficultés qui l'attendent. Il entend se laver à l'avance d'un reproche dont il a affreusement souffert : faire une politique de droite avec un gouvernement de gauche. « Je ne conçois pas, affirme-t-il, qu'on demande à mon parti d'accepter chaque fois des solutions différentes des siennes, pendant que, dans le même temps, on formule l'exigence de lui voir prêter ses hommes pour les appliquer. »

Toutefois, il reconnaît que, sur les instances du président, il a accepté de remplir une « mission ». Mais, deux jours plus tard, il doit déclarer forfait. Les modérés ont opposé un veto absolu à la tentative socialiste, même assortie d'un « programme minimum ». « Je ne refuse pas le pouvoir, conclut Guy Mollet, ce sont les autres qui me le refusent. Un groupe m'a manifesté son désaccord, il l'a d'ailleurs rendu public : je parle des indépendants-paysans. Il n'entrait pas dans le cadre de ma mission de juger ou de critiquer son attitude. » N'oubliant pas qu'il a été universitaire, le leader socialiste se retire sur cette phrase lourde de sens : « Nous ne sommes pas au stade de la République de Weimar. »

Pour le moment, ce sinistre avertissement n'émeut personne. Il est vrai que Mendès annonce de son côté que nous sommes en 1787, ce qui est, dans un sens, plus encourageant mais peut-être tout aussi attristant. En attendant, René Pleven va faire l'expérience de l'indifférence à l'égard des Cassandre. Pour la seconde fois en quelques mois, il est chargé d'une mission de conciliation, ce qui laisse bien augurer de son avenir personnel. Comme il l'a déclaré dans *le Petit Bleu des Côtes-du-Nord*, il entend constituer un large gouvernement d'union



◀ Manifestations, grèves, défilés... Ici, un million de fonctionnaires, sur le trajet du ministère des Finances.

Gare de Lyon, un ▶ spectacle de désolation : Paris ville ouverte. Et la France est paralysée par les grèves.



Métro et bus : le personnel a débrayé et les Parisiens goûtent à un style nouveau de transport : les camions militaires. ▼



nationale depuis les socialistes jusqu'aux modérés, en passant naturellement par les radicaux et le M.R.P. En fait, la formule des moments difficiles. Il a en même temps l'audace de réclamer une trêve politique d'un an sur la façon de régler les grands problèmes de l'heure : l'Algérie, la réforme de la Constitution, le redressement financier et la réforme fiscale. Dans l'ensemble, les idées de Pleven reçoivent un accueil mitigé. Le M.R.P. fait la moue. Les indépendants ne disent pas non. Finalement, ce sont les radicaux qui torpillent la tentative.

En bonne logique, le président de la République n'a plus qu'à se tourner vers un modéré, au onzième jour de la crise. Les indépendants piaffent d'ailleurs d'impatience. N'ont-ils pas déclaré publiquement que « si le président de la République faisait appel à l'un des leurs, celui-ci se présenterait avec une équipe et un programme. Car, devant la gravité de la situation, ils n'entendent pas se dérober à leurs responsabilités... »? Sur les instances de Duchet, Pinay se présente à l'Élysée le 11 octobre tout en maugréant : « Je ne suis pas à la disposition de M. Duchet. S'il veut former un gouvernement, qu'il le fasse lui-même. »

Pinay réclame des pouvoirs spéciaux

La mission exploratoire de Pinay dure une bonne semaine et il en sort le programme que l'on est en droit d'attendre. Pas de ressources fiscales nouvelles, « ce serait la solution de la facilité », mais des économies. Après ce coup de patte en direction des socialistes, l'impétrant présente ses idées sur l'Algérie : abandon de la loi-cadre et élaboration d'un nouveau statut basé sur la régionalisation. En attendant, Antoine Pinay réclame des pouvoirs spéciaux pour un an et laisse envisager une réforme des institutions.

Si ce programme ne déplaît pas à une bonne partie de l'opinion, qui commence à se lasser des ballets parlementaires, l'accueil des différents groupes est plutôt froid. Les radicaux hésitent, le M.R.P. est divisé, les socialistes franchement hostiles. Sans se laisser décourager, Pinay n'en rédige pas moins sa déclaration d'investiture et constitue un gouvernement. Mais, le 18 octobre, devant l'Assemblée, il ne recueille qu'une attention polie et de maigres applaudissements. Sa déclaration, « brève esquisse », déçoit et paraît particulièrement vague sur l'Algérie. En fait, l'investiture est refusée par 248 voix contre 198. Le M.R.P., soucieux de ne pas « se marquer à droite », a largement contribué à faire échouer la tentative.

La troisième semaine de crise s'achève, et René Coty décide de faire appel à un « technicien », Robert Schuman. Mais celui-ci entend s'entourer de garanties. Sa réponse dépendra de l'étude menée par un comité d'experts sur les problèmes financiers et économiques. La lecture dominicale de ce rapport apparaît si peu encourageante que le lundi 21 octobre au matin, Robert Schuman décline l'offre de constituer le nouveau gouvernement. L'opinion manifeste alors une réelle irritation devant le vide persistant du pouvoir, d'autant que la crise n'empêche pas le développement des mouvements revendicatifs.

Des grèves paralysantes

Les grèves se multiplient dans de nombreux secteurs : métaux, caoutchouc, bâtiments, transports, postes, pompes funèbres. Les syndicats organisent des « journées » revendicatives largement suivies, notamment en province. Le 3 octobre, des débrayages, des meetings, des démonstrations se sont produits dans toute la France. Le 16, une grève de l'électricité a paralysé tout le pays et provoqué même des accidents graves dans des cliniques et des hôpitaux. Le 25 octobre, la C.G.T. et la C.F.T.C. organisent une nouvelle journée contre les pouvoirs publics et qui est surtout suivie par les cheminots, les postiers, la R.A.T.P., les mineurs, le personnel ▶

la "IVe", moribonde, confie son destin, par 337 voix contre 173, à un benjamin...



◀ Janvier 1958. Le nouveau président, Félix Gaillard, en jaquette, vient présenter ses vœux à René Coty. Sourires et shake-hand ! Et que de miracles on souhaiterait voir se réaliser cette année-là, en France !

Keystone



Malgré une période de crise, la IVe République ne renonce pas à ses grandes entreprises. La Maison de la radio est un des grands projets : commencée en 1956, elle sera achevée et inaugurée en 1963. ▼



Huguier

de la radio, les théâtres, la navigation aérienne. Mais c'est dans l'Ouest que la situation est la plus tendue. On assiste, aux Chantiers de l'Atlantique, à une vague de grèves tournantes destinées « à faire pression sur le patronat en lui faisant perdre le plus d'argent possible et le moins possible aux ouvriers ». La direction réplique par le lock-out. Mais les grévistes envahissent et saccagent les locaux. Au cours de violents affrontements avec les C.R.S., un ouvrier est mortellement blessé.

Massu est déçu !

En Algérie, un fait défraye la chronique : la mort d'Ali la Pointe dans l'explosion de son repaire dans la Casbah. Le terrorisme apparaît en nette régression et la pacification marque des points. La rentrée s'est effectuée avec le minimum de troubles et le F.L.N. a dû renoncer à son mot d'ordre de grève scolaire. Malgré ses consignes, le nombre des consultants dans les équipes médicales est passé de 100 000 en janvier à plus de 600 000 en septembre. La réforme municipale se poursuit avec la participation de 3 000 musulmans. Enfin, on compte maintenant plus de 55 000 harkis.

Dans la population européenne, le rejet du statut a été diversement accueilli. A cet égard, le général Massu ne cache pas sa déception. Naturellement, les activistes n'ont pu que pavoiser après le vote du 30 septembre. La vacance du pouvoir ne fait que les encourager à poursuivre leur action. Sur l'initiative de Sanguinetti, ils entreprennent de regrouper toutes les associations de pieds-noirs dans un « comité d'action ». Tenant compte des enseignements de la manifestation avortée du 18 septembre et bien décidés à ne pas se heurter à l'armée qui a été la seule « à montrer par son courage et ses sacrifices qu'elle est capable de diriger leur avenir », ils décident de renoncer provisoirement aux mouvements de rue. L'action politique s'exerce donc par des tracts, des manifestes. Il s'agit de lutter « en faveur de l'intégration totale avec la suppression des statuts particuliers ». Il faut en même temps démontrer les dangers du statut qui ne peut que livrer aux coups du F.L.N. les musulmans qui accepteraient d'entrer dans les délégations ou les municipalités. Dans l'état actuel des choses, ce projet funeste n'aboutirait

◄ Sur fond de tapisserie, la photo officielle du ministère Félix Gaillard, dans le grand salon de l'Élysée. Assis *(de gauche à droite)* : Billères (Éducation nationale), Chaban-Delmas (Défense), Pineau (Affaires étrangères), Félix Gaillard, le président René Coty, Robert Lecourt (Justice), Bourgès-Maunoury (Intérieur), Pflimlin (Finances) et Bonnefous (Travaux publics). Debout *(de gauche à droite)* : Boscary-Monsservin (Agriculture), Quinson (Anciens Combattants), Houphouët-Boigny (Santé), Jacquet (France d'outre-mer), Garet (Travail), Ribeyre (Production industrielle), Lacoste (Algérie), Bacon (Reconstruction) et Max Lejeune (Sahara).

Keystone

qu'à donner la majorité aux musulmans dans quatre des six assemblées départementales... Ce serait alors la sécession, la destruction de l'Algérie morceau par morceau. Il ne peut y avoir de statut qu'avec une réforme de la Constitution. Sinon, on aboutira non pas à une fédération, mais à une confédération, en somme à l'indépendance dans l'interdépendance...

Au 22ᵉ jour de la crise, le président de la République, de guerre lasse, se décide à recourir une nouvelle fois à Guy Mollet. Antoine Pinay a promis que, dans certaines conditions, ses amis s'abstiendraient. Cette fois, le leader socialiste pousse sa tentative nettement plus loin. Il prépare un « programme d'urgence », limité, il est vrai, et après avoir mis les partis « devant leurs responsabilités », il arrive à obtenir un débat d'investiture, le 28 octobre. Comme on s'y attendait, la déclaration comporte deux volets : l'Algérie, la situation économique. Sur le premier chapitre, on a l'impression d'entendre un disque usé : adoption d'une nouvelle loi-cadre, offre maintenue d'un cessez-le-feu. Mais, à l'énoncé des mesures financières, les indépendants dressent immédiatement l'oreille : « ...Effort fiscal supplémentaire, 300 milliards; pas question de décréter un blocage général des salaires; que tous les bénéfices dus à l'augmentation de la productivité soient répartis; remboursement à 80 % des frais médicaux... »

La cause est entendue. Le cycle infernal continue. Avec l'alourdissement des charges salariales, aucune compétitivité n'est possible. A l'heure des explications, les indépendants multiplient les interventions ironiques ou acides : « Socialisation », « Étatisation ». On remet sur le tapis le « projet Billères », le « projet Gazier »... sans oublier le fiasco de Suez.

Un président du Conseil de trente-huit ans

L'échec est total, dépassant largement ce qu'on pouvait attendre. L'investiture est refusée par 290 voix contre 227. Tous les modérés ont fait bloc, depuis les indépendants jusqu'aux poujadistes.

Au trentième jour, certains se sentent gagner par le découragement. Edgar Faure ironise : « On a l'impression que c'est la crise elle-même qui est malade. Elle ne débraye pas ! » On parle d'une nouvelle dissolution. Mais ne serait-ce pas provoquer alors la crise du régime lui-même, faire le jeu des gaullistes ou bien favoriser cette « alternative de gauche » lancée par Guy Mollet qui a osé parler des « milliers de voix en moins » que représentent les communistes? En fait, tout n'est pas épuisé. Reste le M.R.P., écarté du pouvoir depuis 1956, et on s'attend que Pierre Pflimlin soit pressenti. Lui-même n'en doute plus. Mais le jeu parlementaire recèle toujours de ces surprises qui en font le charme incomparable. C'est à Félix Gaillard que le président de la République confie la mission de former le gouvernement.

Et le miracle se produit. Il est vrai que l'ancien ministre des Finances a bien des atouts dans son jeu. Sa jeunesse d'abord. Et puis il est radical, ce qui ne gâte rien. Sa compétence en matière financière. Enfin, pourquoi le nier, la fatigue, voire l'irritation de l'opinion. En somme, un cabinet d'intérim sur mesure, histoire aussi de prouver que le régime est capable de modifier son style, de se rajeunir. Le 7 novembre, l'investiture est accordée par 337 voix contre 173. Il y a longtemps qu'on n'avait pas enregistré un tel score. La prouesse est d'autant plus remarquable que la troisième force renaît de ses cendres avec le retour du M.R.P. au pouvoir. Mais le mal est profond. H

Philippe MASSON



Soustelle : ► le combat pour l'intégration contre la loi-cadre défendue par Lacoste. L'avenir de l'Algérie se définit à Paris et se joue sur le terrain.

Keystone

QUAND UN SOLDAT S'EN VA-T-EN GUERRE, IL A...

ALGER se leva sur l'horizon avec l'aube... Le bateau entier n'était qu'une immense question. La réponse se trouvait au-delà de cette ville interminablement alanguie le long des vagues... Alger! Avant nous les esclaves des Barbaresques y avaient débarqué, enchaînés... Parmi eux, Cervantès, à qui Tartarin avait pensé en arrivant, lui aussi. Moi, en contemplant ce pittoresque si dru qu'il semblait factice, je me demandais si j'étais Cervantès ou Tartarin...

Mettons-nous bien d'accord. Maintenant, je connais l'importance et la signification de ces faits. A l'époque, je ne me rendais pas compte qu'ils constituaient mon approche de cette guerre impalpable.

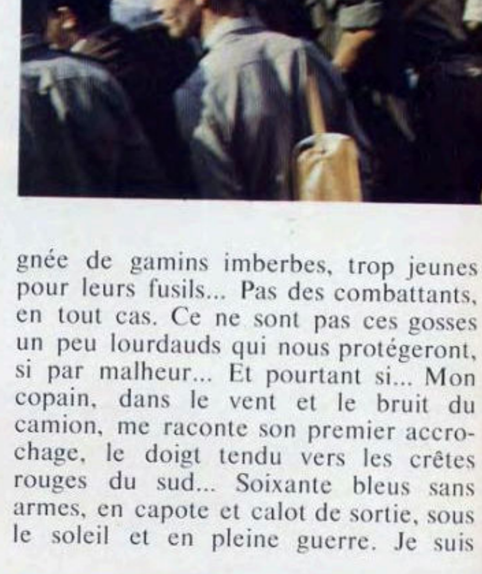
Premier souvenir, Orléansville. A midi, sous un soleil de tragédie, le train nous laisse devant une gare blanche. Tout paraît dur, sec. Les yeux aussi écorchés que l'âme. Nous cassons la croûte à l'ombre. La chaleur a une odeur. Les hommes paraissent écrasés de lumière, l'air est férocement pur, comme une lame d'acier.

– Ça ne va pas?...

C'est l'officier qui me demande ça, paternel... J'ai peur et ça se voit. Ma boîte de singe... rien à faire, ça reste là... Excès de sensibilité, d'imagination – ou de faiblesse –, j'ai compris, d'un seul coup, j'ai senti qu'il fallait avoir peur... Ou plutôt j'ai senti dans l'air une énorme menace contenue. Un personnage de Tolstoï éprouve ça avant l'empoignade : « Moi qui aime tout le monde, moi que tout le monde aime, on veut donc me tuer?... » Cette injustice me coupait le souffle et me fermait la gorge...

« Je me sens au Far West »

Dans l'escorte, j'ai la chance de retrouver un ami connu au camp d'instruction : chèche blanc, P.M. à la hanche, à l'aise! Il me rassure. Il me prouve que les autres anciens ne sont pas là depuis toujours et qu'on peut passer de l'angoisse des recrues à l'assurance du soldat... Un jour, je pourrai, comme les républicains espagnols, cracher avant d'escalader le camion. Mais, aujourd'hui, je n'ai pas assez de salive... Les armes sont chargées, les cartouchières pleines de ces petits monstres cuivrés dont on nous fait si peur pendant les classes... L'escorte? Une poignée de gamins imberbes, trop jeunes pour leurs fusils... Pas des combattants, en tout cas. Ce ne sont pas ces gosses un peu lourdauds qui nous protégeront, si par malheur... Et pourtant si... Mon copain, dans le vent et le bruit du camion, me raconte son premier accrochage, le doigt tendu vers les crêtes rouges du sud... Soixante bleus sans armes, en capote et calot de sortie, sous le soleil et en pleine guerre. Je suis

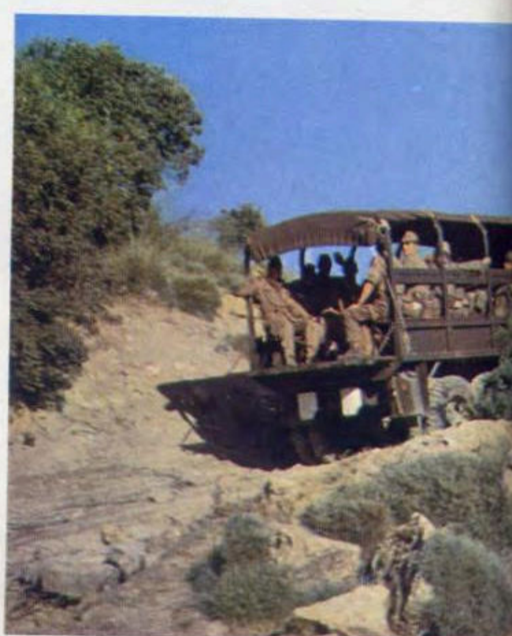




◀ Puis c'est le poste, un genre de hameau en plein djebel, avec des maisons en torchis, une tour, un drapeau, le tout derrière les barbelés, souvent.

F. Reynaud

On se dit : la ▶ guerre? mais où? mais quand? mais comment? Quand la fait-on, cette guerre? Patience !... elle tendra son embuscade !





J.-L. Frangeul



Letellier

Centaines de regards posés sur une ville qui semble jaillir de la mer. Que ce soit à Oran ou à Alger, le jeune soldat venu du Nord ou de Lorraine croit rêver. Mais le rêve sera court. Un train, des camions, et c'est le djebel, le poste. Mais avant, on passera par le bled. Ici, la chaleur déshydrate et les femmes ont l'air de fantômes.



Pouyet

maintenant très pressé de ressembler à mon copain : je suis certain qu'une fois en tenue appropriée, j'aurai moins peur. Le ridicule m'a toujours fortement frappé : je ferais un mort ridicule dans cet accoutrement. Je ne sais pas encore que c'est celui qu' « ils » préfèrent...

D'autres images : au fond de la cour du P.C. régiment, une douzaine de civils en turban sale scient des bûches sous la surveillance lymphatique d'un harki en casque 1939. Des fellaghas? Non, des suspects qu'on interroge. Dans une baraque, un soldat du poste enfonce un chargeur dans son fusil et remonte ses cartouchières sur sa panse. Il est cuistot et va prendre la garde de nuit. Le soir tombe sur les sacs de terre, les barbelés, les emplacements de mortier. « Celui-là a tiré cette nuit », m'explique-t-on devant un 81. Le tube luisant dresse sa menace dérisoire vers d'énormes collines noires que la nuit semble grossir et rapprocher... Les baraques grossières et disparates, construites à la hâte en 1956, s'estompent dans l'obscurité. Dans les pièces exiguës, derrière les petites fenêtres, on entend des conversations sourdes, des rires brefs et rares, des cliquetis d'armes. Nous avons besoin de références. Je me sens au Far West, à Fort Laramie, en pleine guerre indienne. J'aurai cette impression plusieurs mois. Après, ce sera pire.

Papin

Les Grecs en Aulide

21 h 20. Une explosion sourde, lointaine, que l'écho déchire dans la nuit totale. J'ai sursauté jusqu'aux tripes. Les lumières du camp meurent toutes d'un seul coup... « Les vaches! Le transformateur, encore une fois!... » Ce n'est pas mon affaire. On me conseille vivement d'en profiter pour dormir.

Je commence à m'habituer à cette morsure de l'angoisse au creux du souffle comme à une rage de dents. Le lit de camp à tâtons. Dernière image avant le sommeil : une vitrine arrachée jusqu'aux briques aperçue quelque part en ville, cet après-midi. Un train entier jusqu'à Marseille. A Marseille, une armée d'épopée, une légion romaine, une migration en panne dans un camp sans limite. Une féroce kermesse guerrière, Spartacus dans Métaponte, les mercenaires dans Carthage, les Grecs en Aulide; bref, des références possibles, donc quelque chose de cohérent. Un paquebot plein à ras bord jusqu'à Alger... Bon. L'imagination peut se raccrocher à ces choses-là. Ça ressemble à la guerre, aux armées en marche. On s'y retrouve. D'Alger au régiment, nous n'étions plus que soixante. Le P.C. régiment? Six masures mal plantées où s'endorment quelques dizaines de soldats trop jeunes... Demain, nous ne serons plus que vingt à monter au 1er bataillon... une poussière de plus en plus diffuse.

Au 1er bataillon, on m'attend. Pour quoi faire?

Deux camions vont nous y conduire. Un grand caporal-chef à moustache rousse est chef de convoi. Bien sûr, je suis son supérieur hiérarchique, mais comme il le dit, j'arrive... En A.F.N., l'ancienneté triple le galon. Où apprend-on cette science qu'ils possèdent tous? ▶

QUAND UN SOLDAT...

une compagnie perdue sur un piton; c'était l'« avenir » pour un an !



Premier regard sur l'Algérie en guerre au jour le jour. Le pays entier n'est qu'un immense camp militaire planté dans un pittoresque facile – djellabas, turbans, femmes voilées. Encore incrédules, nous nous en remplissons les yeux. Mais dans cet islam miteux comme un théâtre de patronage, les soldats sont partout. Une patrouille en chapeau de brousse le long de la nationale, un bourricot chargé de bois mort, des gourbis et un bordj tout blanc, une mitrailleuse au coin d'un village, derrière des sacs de sable...

« On ne fait pas la guerre tout seul ! »



Un paysage lumineux et calme, un de ces matins où il n'arrive rien. Mon chauffeur parle beaucoup comme tous les anciens qui se croient chargés d'une initiation indispensable. Première leçon de vocabulaire. Il dit oued, et non vallée ni ravin ; il dit djebel à la française : « djebelle », et jamais montagne. C'est comme ça : l'oued, c'est ce qu'on devra dévaler en ratissage, c'est au fond de l'oued qu'on trouve parfois de l'eau, c'est là qu'on a peur de tomber en camion, et le djebel, c'est ce pays mystérieux où se cachent les rebelles et qu'il faut arpenter de jour ou de nuit... La traduction ne rend pas compte de cette puissance évocatrice. Éternel conflit linguistique du signifiant et du signifié.

Six kilomètres avant le bataillon, mon chauffeur tend le bras vers le bas-côté. « C'est là ! C'est là que, trois jours plus tôt, les fellaghas ont « allongé » dix-sept tirailleurs en embuscade... » Il y a trois jours, nous étions à Marseille... Un autre matin sans histoire... Et le chauffeur, entraîné, fait la morale au sous-off ! Ce paysage évangélique est si traître !

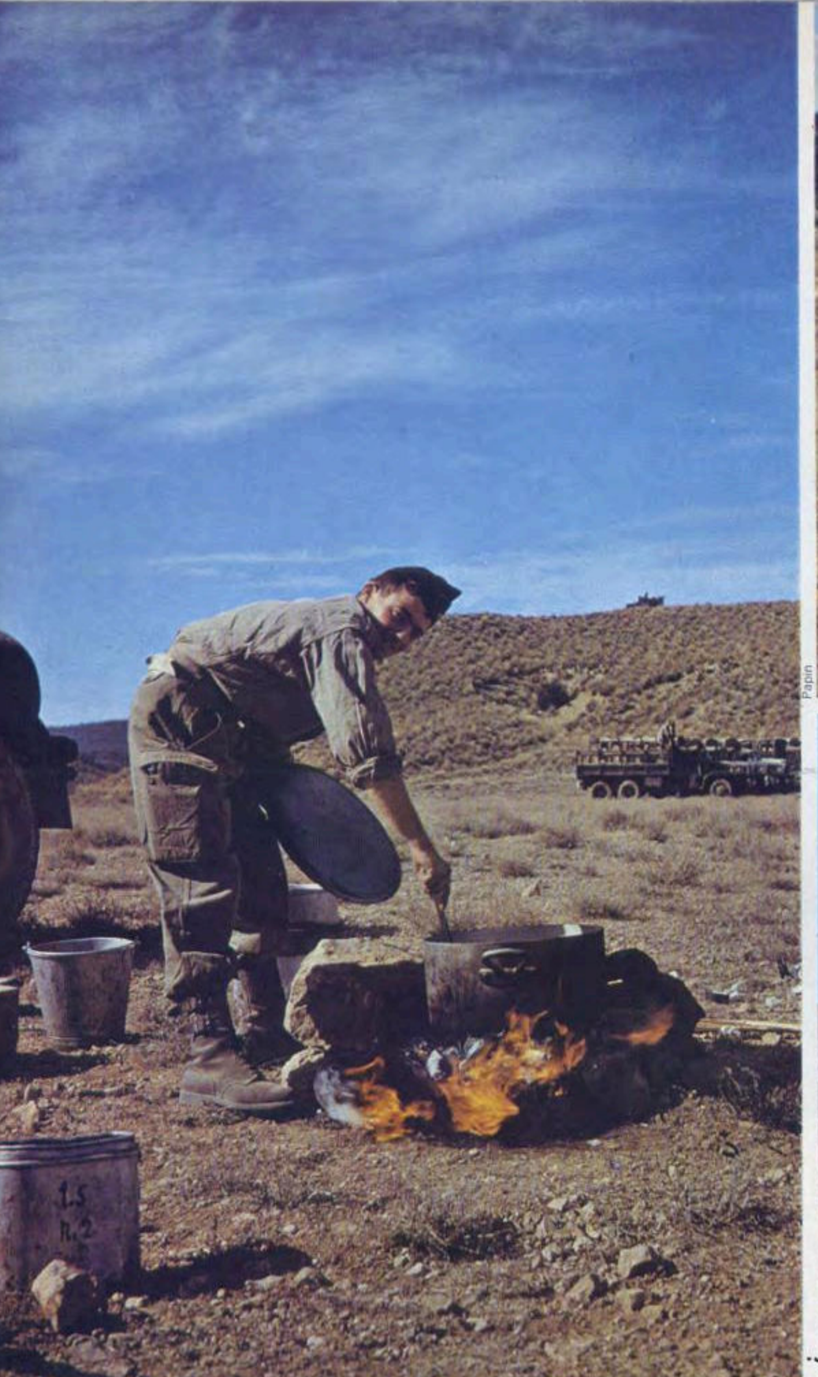
Un gros adjudant alsacien et un commandant en tenue jaspée ont dispersé mon renfort aux quatre coins du bataillon. Nous sommes passés un par un dans leur bureau sombre et frais pour y apprendre notre affectation. Quand le copain ressort, on lui saute dessus : « Alors ? » Alors, 2ᵉ compagnie, 3ᵉ compagnie, ambulancier, 2ᵉ échelon, cuisine, effectifs... Je passe le dernier. Les deux gradés me jugent de l'œil, m'estiment au poids, échangent des regards. Puis la décision tombe comme une condamna-

J. Marot



Papin





Papin



Papin



Enret

tion – verdict ou diagnostic ? : « 1re compagnie ». Voilà mon avenir pour un an. Ce voyage à la mesure d'un peuple s'achève dans l'incertitude individuelle. On ne fait pas la guerre tout seul. Comme je vais sortir, ils me rappellent :

– Pour un gradé, vous avez les cheveux trop longs !

C'est vrai. J'oubliais la caserne !

Changer d'horaire et de chemin

J'ai retrouvé mon gros caporal-chef près d'un blindé. Je lui ai appris où j'allais. Il m'a regardé drôlement. Longtemps. « Mon pauvre vieux ! Un piton !... » Maintenant, mon avenir a un nom. Mais était-ce bien la peine de déranger tout ce monde pour envoyer au petit bonheur un homme seul dans une compagnie perdue ?

Je resterai deux jours en base arrière. Deux jours à me poser des questions, comme on dit. La principale est celle-ci : les fellaghas existent-ils ? Entendons-nous bien : on m'a montré un lieu d'embuscade, on m'a raconté des accrochages, j'ai vu les poteaux électriques sciés. Mais on en parle d'une façon telle que je doute de leur réalité physique.

Je ne crois pas que mes copains soient des paysans arriérés, c'est plutôt un hommage aux qualités et aux méthodes des fellaghas. On éprouve une sorte de fascination, on les perçoit d'une façon superstitieuse. On leur prête des dons surnaturels tels que l'ubiquité : « Tu les crois là, tu y vas, ils attaquent ailleurs. » On n'est pas loin de les croire invisibles et, en revanche, on leur attribue la double vue et l'omniscience : « Ils voient tout ce que tu fais, ils connaissent nos noms, ils savent nos mouvements avant nous. » Enfin, ils frappent avec la même rigueur absolue que la justice divine : « Change d'horaire, change de chemin ; si tu prends des habitudes, au bout de trois fois ils t'auront. » Il n'y a pas que de la naïveté dans ces affirmations. Elles contiennent beaucoup de vérité objective. Et que dire des performances physiques de nos adversaires ? Mais je pense ▶

◀ Deux variantes sur le repos du guerrier. *A gauche,* c'est le lit Picot, le transistor et les romans policiers. *A droite,* deux petits paras fourbus, la casquette sur le nez, l'arme au côté, couchés sur la terre...

L'album-souvenir du parfait militaire en campagne. D'abord, une balade qui n'a rien de touristique. Retour du camion après une opération. Puis séance de paquetage dans la cour du poste. Parfois, la guerre d'Algérie, c'était un peu la même improvisation qu'à Verdun ! Sans la boue et le déluge de l'artillerie d'en face, mais pour cette grosse marmite posée entre trois pierres. Le cuistot touille on ne sait quoi, qui a l'air bon ! Chapeaux de brousse, table de camping et chaises d'appoint. La partie de campagne. Et puis après, la partie de boules. Il y avait donc de bons moments.

sur un terre-plein, à flanc de djebel, huit baraques et cinquante gars derrière des barbelés : la compagnie



J.-C. Peret

◀ Entre la chèvre et l'âne gris... Une petite écurie dans le bled. Ne pas confondre avec les logis des ouvriers de la petite ferme blanche, au fond.



Dans l'Aurès, en Kabylie, où les femmes ne sont pas voilées, elles paient souvent cher leur liberté. On les astreint à des travaux de bêtes de somme. ▶

Nord-2501, ces avions qui lâchent dans le ciel, certains jours, des nuées de corolles blanches au-dessus des djebels. ▼



Defever

que les « fells » réveillaient en nous les vieilles terreurs enfouies depuis l'an mille, la peur du Malin et la Bête du Gévaudan. Quand on me montre un groupe de gosses qui portent aux fellaghas des renseignements ou des bruits divers, je me mets à les regarder comme des êtres privilégiés, capables d'accéder à un monde imaginaire.

Les héros obscurs

Après deux jours, j'ai vu arriver « ma » compagnie. Ils sont arrivés la gueule jaune de poussière et grillée de soleil sur un convoi de trois G.M.C. écaillés de chocs, rongés par la rouille, le sel, le sable. Sous les casques lourds, des visages de gamins montés en graine ; à bord de la jeep de tête, un petit aspirant imberbe lève le bras et saute en marche avec une grâce presque féminine. J'ai beaucoup de mal à admettre que cette âpre guerre d'Algérie, dont les atrocités chahutent les intellectuels, dont les combats défraient la chronique (pas tant que ça), dont les pertes affolent l'opinion publique (assez peu, il est vrai) et dont le danger me serre la gorge (énormément) soit menée par ces gosses en bordée, par ces petits paysans rudes et simples. En fait, personne ne me fera la leçon. Je découvrirai la réalité par couches de moins en moins superficielles, toujours incomplètes. J'ai appris il y a seulement quelques mois que mon bataillon avait eu soixante tués en deux embuscades (1), l'année précédente, mais les anciens avaient l'habitude de répéter : « Le 10e R.I.? C'est le tombeau de l'A.F.N.!... » Mes futurs copains ont, en sautant des camions, remplacé le casque par un béret de toile style boy-scout qui ne contribue pas à les vieillir.

J'ai beau chercher (mais je cherche mal), je ne trouve ni la silhouette épique du guerrier, ni le visage auréolé des héros, ni la physionomie illuminée de l'intellectuel. Des petits bidasses médiocres en treillis gris qui rient bêtement à des plaisanteries grossières. Je ne sais pas qu'ils sont endimanchés et que, pour eux, c'est la fête. Je ne sais pas encore que les héros, c'est ça, ou tout au moins les combattants : des petits gars sans problème qui vivent sur un piton pourri et, au besoin, montent à l'assaut et se font tuer avec une égale discrétion. Et dans dix jours, à mon prochain convoi, je leur ressemblerai... Je les crois d'une docilité moutonnière. Dans quelques mois, ils refuseront les ordres des putschistes. Puis ils retourneront en patrouilles...

Il n'y a pas que la rusticité de mes copains pour me préoccuper. On m'a laissé entendre que la 1re était la plus sale compagnie du bataillon et du régiment. Une compagnie disciplinaire. Un piton perdu planté à trois heures de G.M.C. d'ici, le ravitaillement parachuté par les Nord-2501 toutes les semaines, le courrier tous les dix jours — je ne sais pas encore à quel point cette dernière révélation est importante — et une réputation déplorable. On s'y ennuie à mourir, on y crève de soif et le commandant m'a parlé de nombreux cas d'alcoolisme parmi les sous-officiers : « Je vous mets en garde sérieusement ! »

Tout ça c'est abstrait. D'autres m'ont parlé des deux morts de la quinzaine

(1) N.D.L.R. : probablement exagéré.

feur de ralentir de façon à laisser un espace minimum de cinquante mètres, puis repartir doucement : les « distances ». Au prochain voyage, tout comme eux, je sentirai l'embuscade dans l'air, chaque fois que deux camions se serreront de trop près j'engueulerai l'abruti qui « colle ». Où est la théorie, où est la pratique ? Nous traversons un plateau immense, bordé, à droite, d'un oued évasé et profond. Ce soir même, là, huit fellaghas passeront comme des ombres et iront se cacher dans une grotte d'où nous irons les déloger, par le plus grand des hasards, dans quarante-huit heures... Il y en a partout, mais on ne l'apprend que peu à peu.

Pour nous, à la 1re compagnie, la guerre, ce sera cette présence menaçante, une infatigable recherche pointilleuse, une violence bête et, soudain, l'accident.


Guttierez

écoulée, des trois fellaghas tués en embuscade la semaine précédente... De l'assassinat à la petite semaine, une routine sans portée, sans commune mesure avec la guerre que je viens chercher. Mais aussi la main de fer de la frousse qui serre les tripes d'un seul coup. Et c'est à ça que je m'habituerai le plus vite. La chair menacée dans un air farci de plomb, voilà mon avenir tel que je le conçois à l'heure de monter dans le G.M.C. En début d'après-midi le convoi s'est reformé pour grimper au piton. Les bahuts sont encombrés de lourds ballots de treillis neufs, de sacs de rangers ; des caisses de munitions énormes s'entassent, à la limite de l'équilibre...

Les gars, assis en tous sens, leur fusil entre les genoux, se hèlent, hurlent des obscénités d'un camion à l'autre ou rotent la bière du foyer. Les harkis, sombres, se crachent à la figure des flots de mots rauques. Ceux qui sont allés au b... arrivent les derniers, en courant, rouges de joie contenue. Les belles consignes d'embarquement réglementaires, la guerre même, ça paraît terriblement théorique. Et nous sommes d'un pays où les théoriciens font toujours des complexes devant ceux qui mettent en pratique. L'aspirant m'a désigné comme chef de bord du deuxième camion. Un soldat casqué, fusil à la bretelle, a clamé aussitôt son indignation : « Il est chouette, le chef de bord ! Il connaît la piste ? Il est armé ? »

La piste !... Pendant plus de trois heures nous allons cahoter dans des ornières capables de craquer un différentiel, nous avançons dans une poussière dense qui monte comme un voile des roues du camion précédent, s'étend en brouillard jaune, s'incruste dans la sueur. Entre la falaise et le ravin – le thalweg – il y a place pour un camion et un homme à pied ; la corniche frémit sous notre poids et des pierres roulent dans le vide après notre passage, des pans de falaise ont glissé sur le remblai, les pluies d'hiver ont raviné les virages qu'il faut reprendre – une marche arrière vers le vide, une marche avant dans le rocher qui racle sous le pare-chocs... La piste...

Cette présence menaçante

Trois heures à chaque liaison et, bientôt, j'intriguerai pour faire un convoi. Il est impossible que la 1re compagnie soit si loin. Nous allons traverser toute l'Algérie ! Nous arrivons à quatre mètres du premier canion dont les gardes s'agitent et font des signes désespérés dans la poussière ocre. Je réponds en souriant. Ils s'énervent et crient dans le vacarme des choses que je n'entends pas.

Je devrais, en fait, dire à mon chauf-

Pas d'électricité !

Les oreilles cassées, les jambes molles, j'ai sauté dans la cour du poste. En longueur, on peut faire un cent mètres. Sur le genou dressé d'une montagne raide comme un mur, les rappelés ont nivelé un petit rectangle entouré de trois réseaux de barbelés. On a planté depuis six à huit baraques en parpaings, sol en terre battue, vitrex aux lucarnes. Un peu plus haut, sur le sommet absolu, une tour carrée. C'est tout !

Tout semble à la fois précaire et permanent. On trouve dans le camp cette improvisation des armées en campagne – les bidons d'essence dans un trou, les feuillées le long des barbelés, les lits de camp – et des institutions aussi définitives que le four de boulanger – je sens encore le goût fade et gris du gros pain de là-bas... Pas d'électricité. Le fourrier remonte à chaque convoi des caisses de bougies. Pris comme une mouche dans un verre. Autour de nous, un océan tumultueux de montagnes rousses et vertes, aux flancs plissés de pachyderme, nous enferme dans l'immobilité de ses vagues géantes. Un silence invraisemblable, l'odeur crasseuse des fumées du « regroupement » accroché sous les barbelés, l'odeur sirupeuse de la végétation qui roussit. Cinquante gars dans la cour. Une compagnie ! Je venais en Algérie l'imagination pleine de combats légendaires. J'arrive dans une vie de captif où on peut se faire tuer...

Tête nue, en chandail, en manches de chemise, en short sale, les gars de la compagnie se mettent à courir vers le sac de courrier ! Le tumulte de l'arrivée apaisé, tout le monde a disparu. Personne sur ce piton abandonné, sur ce radeau de lilliputiens, je suis seul !

Et je m'habituerai à tout ça. A la peur, à la solitude, à la chaleur, à la puanteur du douar. A quel prix ?

Hier soir, à table, j'ai appris par bribes, par sous-entendus, par allusions, ▶



La guerre d'Algérie, c'était ça aussi, des soirées immenses, sous un ciel couleur d'opale, le silence des terres brûlées et l'odeur des feux de bois.

J.-L. Frangeul



Les harkis. Ces musulmans qui portaient nos armes et nos uniformes. Ici, autour d'un puits dans l'Aurès, l'été...

Papin

et soudain la guerre n'est plus ailleurs!

presque implicitement, le dernier accrochage de la compagnie. Personne ne me l'a raconté d'une façon suivie, mais on m'en a tant dit que je pourrais le faire. On évoque des lambeaux d'événements. A l'auditeur de se débrouiller.

Il y a eu deux grands moments dans cette bagarre qui s'est déroulée sous le poste. Quand le sous-lieutenant de la 1re section (ça, c'est quelqu'un) s'est dressé, radio d'une main, foulard rouge de l'autre, face aux T-6 qui mitraillaient ses gars au lieu de straffer les « fells »; quand les chauffeurs, avec leurs lourdes mitraillettes américaines, les cuistots avec leurs flingots tout gras, les secrétaires ont enjambé les barbelés et dévalé l'oued en rafalant pour rejeter les fellaghas en fuite vers les sections !...

Je connais déjà les réputations, les noms des tireurs d'élite et les quatre derniers décorés, la famille de Gégène, mort en embuscade. Un grand souffle épique a passé pendant cette brève évocation. Et puis ce matin, plus rien.

Une matinée pure et légère à vous faire douter de toutes les guerres de l'Histoire... Un calme heureux de camp scout... Une section est aux pluches — les gars accroupis devant les cuisines —, l'autre est allée chercher du bois pour la boulangerie, la troisième essaie ses armes en dessous du douar.

Dans son magasin sombre qui sent la poussière, le cuir neuf et la graisse d'arme, le fourrier me donne une djellaba déchirée, une veste matelassée verdâtre, une casquette Bigeard qu'il m'apprend à casser. Dans la cour, le secrétaire passe, un classeur sous le bras. Me voilà nanti d'une MAT toute neuve, toute sèche. Pour quoi faire, mon Dieu? Et les chargeurs, les munitions, les grenades qu'il me met sur les bras, c'est pour tenir ma partie dans le grand concert ou pour faire semblant?

La guerre, c'est ailleurs, pas de doute. Les récits d'hier ont fondu avec le matin. Ici, on vivote misérablement. C'est tout. Les pluches, le village, les corvées. Et on recommence, comme l'assolement triennal. Une routine monotone. L'épopée au vestiaire. Ce n'est pas pour nous. Le petit fourrier normand à moustache blonde m'accable de conseils avec l'accent de Coutances. Je n'écoute pas. Il exprime sa rancœur à l'endroit des harkis, stigmatise leur feignantise, leur saleté, leur ignorance de brute.

Un peu surpris, j'écoute à peine plus. Bien sûr, on pourrait peut-être ménager au moins ceux qui combattent sous notre uniforme. Pour le moment, je me demande surtout comment je vais supporter si longtemps cet ennui insondable. Voilà mon problème à présent.

Pour eux, c'est ça, la guerre d'Algérie !

Un caporal entre dans le magasin. Un ch'timi à lourde moustache noire qui vient chercher des cartouches pour son automatique. C'est l'infirmier : il vient d'essayer son arme.

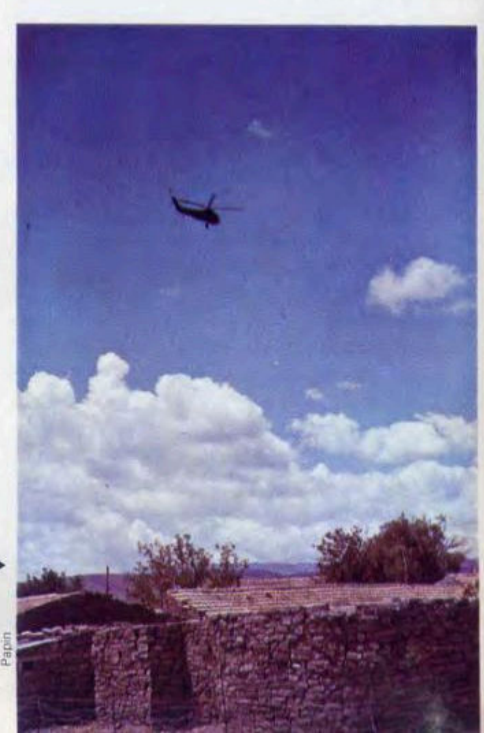
Demain après-midi, la gueule arrachée par une charge de chevrotines à bout portant, notre infirmier sera embarqué dans l'hélico sanitaire. Demain soir, je serrerai ma MAT toute neuve derrière les rochers, dans une nuit d'encre déchirée par les pleurs des chacals. Il nous faudra deux nuits encore et deux jours entiers pour « réduire » la grotte et venger notre copain.

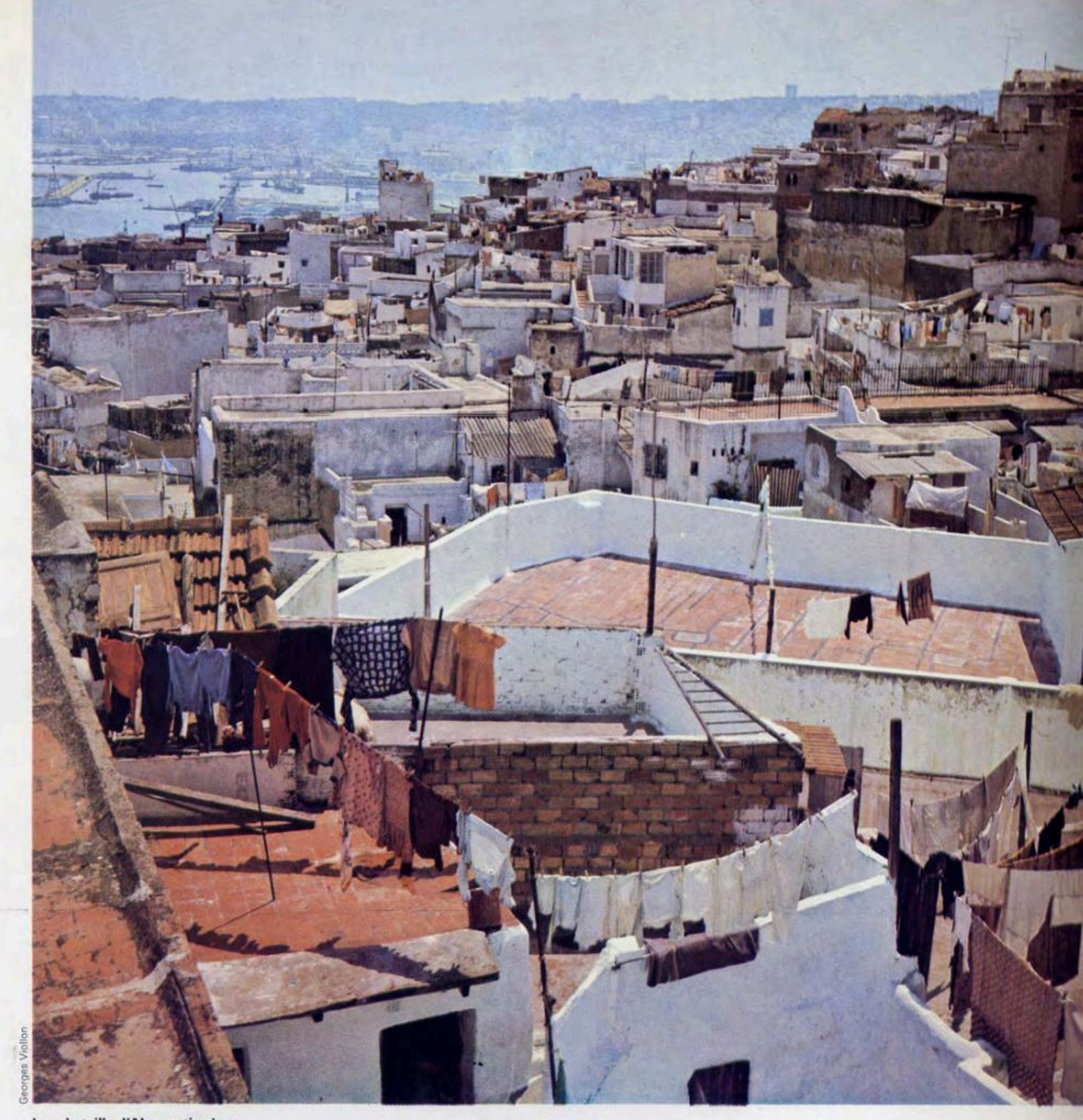
Pour moi, pour nous, c'est ça, la guerre d'Algérie que nous vivons! H

J.-P. BRÉSILLON

Il y avait de ces petits postes perdus, où le courrier n'était distribué qu'une fois par semaine. Parfois, il tombait du ciel, dans le ronronnement d'un hélicoptère. C'était l'heure intemporelle, la magie des lettres.

Papin





Georges Viollon

La « bataille d'Alger » tire à sa fin. Les derniers grands feux d'artifice du terrorisme ont été les attentats du mois de juin. Lampadaires et Casino de la Corniche. Godard a pris en main Alger-Sahel, et la guerre a changé de style dans la ville arabe. On se bat désormais avec les armes de l'adversaire, en souplesse, par ruse, utilisant la trahison comme un poison qui peu à peu fera son chemin dans les réseaux de Yacef Saadi. Il est arrêté en septembre, sur dénonciation, et en octobre, c'est au tour de son adjoint, ce « dingue de la détente », comme dit Yacef, qui s'appelle Ali la Pointe, et qui lui-même est trahi par ses « frères ». En octobre 1957, la zone autonome d'Alger aura vécu.

COMMENT FINIT ALI LA POINTE

Le récit qui va suivre rapporte un des derniers épisodes de la « bataille d'Alger » : la recherche, l'hallali et la mort d'Ali la Pointe. L'auteur, le capitaine Bonnel, fut un des acteurs du drame, qui s'est déroulé dans la Casbah, 5, rue des Abdérames, dans la nuit du 7 au 8 octobre 1957. Louis Bonnel était l'adjoint du capitaine Allaire, officier de renseignement du 1er R.E.P., qui « monta » l'opération. Cette opération, il l'a vécue et nous apporte, de ce fait, certaines révélations inédites sur les circonstances dans lesquelles la cache d'Ali la Pointe a été localisée. Parallèlement à ce récit, nous présentons des notes de Yacef Saadi, écrites de sa prison en 1957 ; et un extrait de son livre, Souvenirs de la bataille d'Alger. *Cet ouvrage a été publié chez Julliard, au lendemain des accords d'Évian, au cours du troisième trimestre de 1962.* ▶



HISTORIA
magazine
Supplément au numéro 233

LA GUERRE D'ALGÉRIE

Nos lecteurs écrivent...

LES lettres qui nous sont adressées comprennent, en proportion variable, précisions et rectifications, encouragements et critiques. Les unes comme les autres sont les bienvenues car la vérité historique et l'objectivité demeurent notre principal souci. Dans cet esprit, nous publions et publierons les extraits les plus significatifs, les plus contradictoires aussi, dans le respect des opinions ou des points de vue de chacun, sans oublier les récits de témoins. H



Coll. J.-P. Mouchiet

Cherchell : venu de Lille ou de Châteauroux, le jeune soldat recherche le dépaysement dans les vieux quartiers...

Précisions pour l'Histoire...

... Je voudrais rappeler plusieurs points à ce sujet :

- d'une part, la rareté de l'eau en Algérie et surtout dans certains endroits (l'Oranie), où la salure de l'eau obligeait les fermiers à acheter leur propre eau ;
- d'autre part, la conduite de certains militaires du contingent qui estimaient avoir tous les droits vis-à-vis des colons, y compris le droit de s'amuser avec les récoltes ou d'insulter les gens.

J'ai dû subir moi-même, en ville, plusieurs affronts dans le genre : « On vient se faire casser la figure pour ces pauvres types et il faut encore qu'on les écoute ! » Dois-je rappeler que l'armée d'Afrique n'a pas hésité à se sacrifier pour la France, son pays, et que pas un pied-noir n'a rechigné ? Dois-je rappeler aussi qu'à Valence, notamment, l'armée d'Italie devait payer son eau chez les particuliers ?

Enfin, je signale à l'intention de ceux qui l'ignorent ou veulent l'ignorer, que la majorité des pieds-noirs recevaient chez eux, le dimanche et les jours de fête, des soldats du contingent pour égayer leur séjour et j'en ai, fort heureusement, de nombreux témoins. De même, dans les villages, en ville, partout où c'était possible, nos mères, nos familles accueillaient les compagnies qui passaient en apportant café, gâteaux, etc. Ceci m'a encore été rappelé récemment par un soldat du contingent.

M. Y. B...,
59-Sainghin-en-Weppes

★

Je vous adresse un document qui, peut-être, vous sera utile.

Je pense que le secret peut en être, aujourd'hui, dévoilé.

Il a été remis en son temps – octobre 1956 – à mon fils, l'aspirant Philippe Lavaysse, qui a fait vingt-cinq mois de service en Kabylie dans une unité d'infanterie de marine.

Son frère, le sous-lieutenant Bernard Lavaysse, était simultanément engagé dans la même arme à Palestro, cependant que leur père, le colonel de réserve Louis Lavaysse, industriel, ayant repris volontairement du service, avait été chargé de la direction du Bureau d'action psychologique de l'armée de l'air par le ministre Max Lejeune. Il occupa ce poste de 1956 à la fin de 1957, collaborant avec M. Lacoste, ministre résidant.

Les trois hommes de notre famille se devaient de défendre une terre où les nôtres étaient implantés depuis 1848.

Je vous dis cela pour que l'on sache que bien des Français d'Algérie ont défendu âprement le pays qui les a vus naître.

Mme L. L..., 24-Tursac

★

Que fait l'appelé là-dedans ? Rien. Il ne prend pas position, étant antiarabe et anticolon et surtout antiservice militaire. Bien sûr, il se bat, et parfois avec courage, mais pourquoi ? Parce qu'un copain a été tué il y a huit jours et parce que chaque homme est un guerrier qui aime en découdre.

Autre motif du manque de participation : il n'est informé de rien, ni des succès ni des échecs des opérations.

Et pourtant, il lui aurait fallu comprendre chacun ; mais comment reconnaître le gros colon du pauvre petit propriétaire d'une ferme gagnée à la sueur de son front ? Comment reconnaître le combattant A.L.N. du paisible paysan arabe ?

M. B..., 93-Montfermeil

★

En bref, que demandaient la plupart des indigènes musulmans ? Non pas, certes, un mode de vie transcendant, non conforme, d'ailleurs, à leurs habitudes ancestrales, non pas la recherche de trop de besoins nouveaux, mais simplement de pouvoir vivre décemment avec leur famille, d'être à l'abri du besoin et – point de vue important – d'être traités sur un même pied, sans vexation ni discrimination quelconque.

Il faut avoir vu, par exemple, dans quelles conditions les indigènes (kabyles pour la plupart) vivaient dans la petite exploitation familiale de mon beau-père, courageux colon à Stora près de Philippeville. Traitant


Coll. P. Y. Lévêque

Saïda 1956, les notables musulmans accueillent les militaires français selon les lois de l'hospitalité.



Coll. B. Christakis

A la veille de chaque fête religieuse, distribution de vivres aux nécessiteux par les comités de bienfaisance.

chacun humainement, vrai *pater-familias* en somme, il était aimé et respecté de chacun de ses ouvriers (presque au même titre qu'un de leurs marabouts peut-on dire). On lui demandait souvent des conseils pour des questions de famille ; on le prenait comme arbitre. Et combien d'autres colons avaient le même excellent état d'esprit !

M. J. M..., 83-Toulon

★

Dans le n° 2 de *la Guerre d'Algérie*, les lecteurs pourraient croire que les unités de la 25e D.I.A.P., envoyées d'urgence dans l'Aurès dès le 1er novembre 1954, rentraient d'Indochine comme leurs chefs.

Il serait bon de préciser qu'il s'agissait de parachutistes métropolitains (béret bleu). Régiments tenant garnison dans le Sud-Ouest. Pour ceux que je connais particulièrement : 18e R.I.P.C., à Pau, 35e R.A.L.P. et 1er R.H.P., à Tarbes.

Unités composées d'officiers et de sous-officiers, même caporaux-chefs, ayant servi une ou plusieurs fois en Indochine ; de sous-lieutenants sortis des E.O.R. Les hommes : quelques engagés par devancement d'appel (deux ans) ; les autres font partie des contingents 53/2 rentrant de Tunisie, 54/1 et 54/2 A. Ces derniers incorporés le 28 juin 1954.

Ce sont donc ces hommes du 18e régiment d'infanterie parachutiste de choc qui ont participé à l'accrochage du 29 novembre 1954 près d'Arris.

M. R. V..., 25-Puessans

★

Le S.D.C. créé par mes soins était un organisme d'action psychologique et de propagande *strictement civil*, puisqu'il était rattaché au Service d'information du cabinet du Gouvernement général. Il n'a jamais dépendu du 5e bureau, qui était une organisation militaire, mais a collaboré étroitement, *sous mon impulsion*, avec les services psychologiques de l'armée *tout en conservant sa totale indépendance et sa structure bien définie*.

M. P. M..., 83-Toulon

★

Il faut bien comprendre que les journalistes font leur métier, qu'ils le font objectivement ; mais si on se rappelait, en même temps, que cette objectivité ne peut être que relative, chacun ayant son tempérament, sa clientèle et ses propres sources de renseignements, cela atténuerait la portée de leurs écrits, même ceux d'un futur prix Nobel.

Or Camus, avant 1939, a beaucoup souffert. Cela lui donne sûrement une propension à une défense fougueuse des misères humaines, et cela est bien. Mais là où il se fourvoie, c'est quand il désigne les responsabilités.

M. J.-C. R..., 83-Toulon

★

Dans l'article sur le tombeau de la Chrétienne, j'avais écrit : « Cette monarchie [...] par assassinat de [...] Ptolémée à Lyon. » Or le mot « Lyon » a été changé.

Mme O. B..., 92-Boulogne

N.D.L.R. *L'Encyclopédie Larousse donnait en effet Rome comme lieu de décès de Ptolémée.*

Je ne suis ni pied-noir, ni musulman, ni « politicard », mais cela m'intéresse sur tous les plans : opérations militaires, manœuvres politiques, rébellion, contre-terrorisme, etc.

Je pense que la critique est bonne à la publication d'un journal. C'est pour cela que je vais essayer de la faire.

M. P. G..., 34-Sète

★

Dans un article de M. André Montagnon, *Historia* n° 214 du 2 février 1972, page 660, le témoin a fait une erreur en assimilant l'agrément des plantations en touffes et en décor aux plantations industrielles de géranium rosat, qui servent à la distillation des essences et qui n'ont rien de commun avec les premières plantes.

Il existe une autre confusion, c'est celle des tarifs (salaires) : la journée d'un arroseur, officiellement, n'était pas de 260 F par jour.

Les tarifs « officiels » affichés dans toutes les mairies, comme l'indique la feuille de paie ci-jointe, d'une exploitation de la Mitidja, allaient de 723 francs, ▶

Dans les collines du Chenoua, en 1961 : des heures et des jours de patrouille à la recherche d'un adversaire invisible.



Coll. J.-P. Mouchiet

La vérité des deux côtés...

pour des ouvriers non spécialisés, à 1 023, pour des ouvriers spécialisés.

Six ans après, sous la République algérienne, un ouvrier, dans l'agriculture, était payé 700 francs...

M. G. R..., Paris-16e

★

Mais, d'autre part, il serait agréable aux aviateurs appelés, arrivés à Chypre en éléments précurseurs, à bord des trois premiers liberty-ships – dont le *Brest*, des Messageries Maritimes – transportant le matériel nécessaire à l'installation de la chasse française à Akrotiri, de trouver enfin, *seize ans après*, quelques lignes situant l'effort considérable qu'ils ont fourni durant près de trois semaines, avant l'arrivée du gros des troupes (convois routiers quotidiens ou biquotidiens entre Famagouste et Limassol, montage des tentes, creusement d'abris et de tranchées, installation des soutes à munitions et carburant, nourriture insuffisante, chaleur, dysenterie, etc.).

M. D. D..., Paris-12e



A la suite des articles publiés dans nos numéros 210 et 214, nous avons reçu de MM. Poncet et Miquel les précisions suivantes :

Né en 1926, M. Mohamed Lebjaoui ne pouvait pas avoir fréquenté Albert Camus avant la seconde guerre mondiale. MM. Lebjaoui et Moussaoui n'ont fait la connaissance de Camus qu'à l'occasion de sa venue à Alger pour la réunion de la trêve civile, en janvier 1956. D'autre part, Camus n'a jamais fréquenté la boutique de Lebjaoui.

Les contacts entre Camus et Ouzegane sont inexistants après 1946 et jusqu'en 1956.

L'encadré de la page 524, « la Preuve d'une amitié », est extrêmement douteux.

Ferhat Abbas, Lebjaoui et Ouzegane n'étaient pas des amis de Camus. Il n'eut avec eux que des relations politiques.

Ce que M. Finois qualifie de « splendide isolement » était en réalité, pour Camus, un *douloureux* isolement.

Page 642, parlant du comité pour la trêve civile, il dit : « Deux de ses dirigeants, Poncet et Miquel, sont reçus, à Alger, le 9 février, par Guy Mollet, mais ils se font éconduire lorsqu'ils demandent à rencontrer de nouveau, un mois plus tard, à Paris, le chef du gouvernement. »

Le 9 février, ce ne sont pas *deux* dirigeants mais le comité presque au complet qui est reçu par M. Guy Mollet. Un mois plus tard, nous ne fûmes pas tous deux éconduits : une délégation avait demandé audience au président du Conseil, mais à cause d'une indiscrétion du docteur Khaldi, celui-là ne pouvait plus la recevoir.

M. Finois qualifie d'« action parallèle » à celle du Comité pour la trêve civile celle menée en Algérie par la gauche et l'extrême gauche.

Il s'agissait en réalité de deux actions totalement différentes. La trêve civile se situait en dehors de toute prise de position sur la solution du problème algérien de l'époque. Elle visait



A Aflou, les gendarmes s'efforcent d'identifier les combattants de l'A.L.N. tués lors d'un accrochage.

uniquement à tenter de sauver des vies innocentes.

Pour notre part – et pour celle de Camus aussi, nous croyons pouvoir l'affirmer –, nous aurions parfaitement admis que des « ultras » fassent partie du comité. Que certains d'entre nous aient pris position pour le F.L.N., en particulier chez les musulmans, c'est exact ; mais établir un parallèle entre ces deux mouvements est une erreur.

Plus loin, M. Finois dit que l'un d'entre nous faisait partie de la délégation des libéraux reçue le 26 mars 1956 par le ministre résidant.

Nous affirmons ne jamais avoir rencontré M. Robert Lacoste.

Le titre de l'article « Des Français dans le F.L.N. », où nous sommes cités, conjugué avec celui de l'éditorial de M. Courrière, qui le précède immédiatement, « Premières Trahisons », prête à équivoque. Certains de vos lecteurs ont pu penser que nous étions membres du F.L.N. Ce qui était loin d'être notre position. Parmi les pieds-noirs, nous étions sans doute *solidaires* mais aussi *solitaires*.

[N.D.L.R. Notre numéro 216 (pages 710-711) complétait nos précédentes informations.]




Coll. Dewink

Le sort réservé par le F.L.N. à ceux qui n'ont pas suivi son ordre de grève à Palat, dans le département de Tiaret.

Abonné à votre série sur l'Algérie, je relève dans votre n° 214, sous la signature de Jean Finois, un article intitulé « Des Français dans le F.L.N. ». Je ne sais si la présentation et l'illustration de cet article correspondent aux intentions de l'auteur, mais je tiens à faire les observations suivantes :

Un tel titre, en dessous d'une photo de François Mauriac dans son cabinet de travail, peut signifier pour un lecteur non averti qu'il appartenait au F.L.N. On serait tenté également de penser, d'après d'autres illustrations, qu'Henri Marrou, André Mandouze, Jean-Paul Sartre, le père Augros et Robert Barrat étaient, eux aussi, entrés dans le F.L.N.

De même, à la lecture du texte, il y a équivoque entre des noms cités de Français qui avaient effectivement adhéré au F.L.N. et ne s'en sont pas cachés par la suite, comme Chaulet et quelques autres, et certains Français de bonne volonté comme les libéraux, que Jean Finois met en cause, et qui pensaient seulement, dans leur grande majorité, qu'une autre voie était possible que la violence de part et d'autre et que cette voie passait par la recherche du dialogue avec l'adversaire – ce que le gouvernement français a fait quand il était trop tard.

Ayant moi-même appartenu à la Fédération des libéraux en n'ayant jamais cessé pour autant de me considérer comme un Français à part entière, ce qui excluait dans mon esprit et dans les faits toute appartenance au F.L.N., ayant eu l'honneur de diriger *l'Espoir-Algérie* en 1956 et 1957, entouré d'une équipe d'amis qui pensaient comme moi et dont l'un, Maurice Perrin, a payé de sa vie sa fidélité à son idéal, je vous serais très obligé de vouloir bien insérer ma lettre dans votre prochain numéro pour contribuer à dissiper toute équivoque.

M. J. G...,
69-Ste-Foy-lès-Lyon

★

...Au sujet de l'assassinat de mon père, Amédée Froger, devant le 108, rue Michelet, le 28 décembre 1956.

J'étais près de lui ainsi que mon fils, alors âgé de quatorze ans. C'est moi la première qui ai relevé mon père, après avoir essuyé, ainsi que mon fils, les balles de l'assassin couvrant sa fuite. C'est moi qui, hurlant pour appeler au secours, ai alerté un médecin des environs... Mon père était mourant. Il est mort dans mes bras, pendant le trajet vers la clinique et non dans les bras du docteur Solal. *Et il n'a prononcé aucune parole.*

Vous dites que, lors des obsèques, il n'y avait personne à l'*entrée* du cortège dans l'église. Sachez qu'une foule immense était massée devant notre immeuble et que *l'église était pleine ainsi que tous les alentours.*

La traversée de la ville jusqu'au cimetière de Saint-Eugène fut horrible, et je puis vous dire que, me trouvant en tête du cortège, juste devant les anciens combattants, j'ai passé mon temps à hurler pour essayer d'empêcher que la foule (à vrai dire, une poignée de jeunes hommes – commandés par qui? – et qui marchaient devant) ne fît des horreurs... Hélas !...

Mais n'oubliez pas que rien ne nous fut épargné. Ni la fusillade du *F.L.N.*, place du Gouvernement, sur le cortège, ni les bombes au cimetière...

Mme L...,
33-Baurech

★

...Je voudrais vous remercier d'avoir su faire revivre en quelques lignes, dans votre article « Ils seront banquiers du F.L.N. » l'activité de M. Terbouche, fondateur de la Fédération de France du F.L.N. Certes, ayant consacré sa vie à l'indépendance de son pays, il mérite bien que l'on cite son nom, mais on sait trop que le courage, l'abnégation dont ont fait preuve les pionniers du nationalisme algérien sont loin d'avoir apporté fortune et gloire à tous !

C'est ainsi que M. Terbouche est mort l'an dernier dans des circonstances particulièrement tragiques, au milieu d'un dénuement matériel complet, entouré de l'indifférence générale. Jusqu'à ce jour, nul Algérien n'est venu s'incliner sur sa tombe ! Il repose, ignoré de tous, comme s'il était le plus indigne fils de cette Algérie, pour laquelle il est mort cependant ! Pour les ▶

Opinions...

habitants de la petite ville de banlieue proche de Tunis où il est enterré, il est tout simplement « el-Dziri », demeurant, dans la mort comme dans la vie, un clandestin...

Mme L. T...,
Khereddine (Tunisie)

★

...Au sujet de l'article de Youssef Zertouti sur la naissance du journal *El-Moudjahid*, page 736 du n° 216, une erreur dans l'orthographe du nom de l'abbé Declerq, sa véritable orthographe.

De plus, l'abbé Declerq n'a jamais été curé de l'église des Victoires. Il a été curé de la commune de Rouïba (banlieue d'Alger) et de l'église Sainte-Croix, au haut de la Casbah...

M. J.-L. F..., 31-Muret

★

...En effet, vous dites dans le numéro 19 d' « Historia Magazine », parlant de la statue de « notre » Jeanne : « Je ne sais pas dans quel coin de France on l'a rapatriée. » C'est justement pour vous donner la nouvelle adresse que je vous écris.

Notre Jeanne est à Vaucouleurs (à 8 km de Domremy). C'est de là qu'elle partit à cheval pour son épopée, et ceux qui l'ont rapatriée là ont eu l'insigne bon sens de la remettre dans cette ville qui a tant compté pour elle.

Elle a été ressoudée par les hauts fourneaux car, vous avez dû le savoir, elle avait été décapitée et jetée à terre par nos « chers frères » – ce qui avait provoqué l'indignation générale, même chez certains étudiants musulmans qui la considéraient comme la libératrice de la France.

Le travail de soudure a été si bien fait que la cassure du cou n'est pas visible. Seule, celle d'une jambe du cheval est légèrement apparente.

Mme B..., 66-Perpignan

... La photo est, certes, authentique mais elle représente une vue prise au cours du défilé du 8 mai 1957 à Alger devant le ministre Lacoste et le général Salan (n° 216, page 728).

Les hommes figurant sur cette photo ne constituent pas une harka mais ils étaient une partie de l'élément commando des G.M.P.R. (groupes mobiles de police rurale) de Grande Kabylie...

M. B..., 75-Paris-18e

★

...Toutes mes félicitations pour votre présentation sur la guerre d'Algérie. J'ai revu de nombreuses photos du coin où j'ai passé de juillet 1956 à juillet 1958...

J'aimerais avoir votre avis sur plusieurs choses.

Est-il possible pour un Français de passer des vacances en Algérie ?

Peut-on parler de crimes de guerre lorsque l'on voit les égorgements de soldats du contingent, les mutilations ou autres sauvageries également sur des Français d'Algérie ?...

M. G. C..., 79-Argenton-Château

★

...L'idée que je me suis faite de votre publication était plus grande et plus totale ; personnellement, l'intérêt que je lui portais a diminué, surtout depuis les cinq derniers numéros, où il n'est question que de pauvres petits pieds-noirs victimes de bombes.

Vous n'êtes pas sans savoir que plus d'un million d'Algériens sont morts pendant la révolution, et quel est l'Algérien qui n'a pas tant d'atrocités dans la tête à vous raconter ? Mais de part et d'autre, nous devons parler en hommes mûrs...

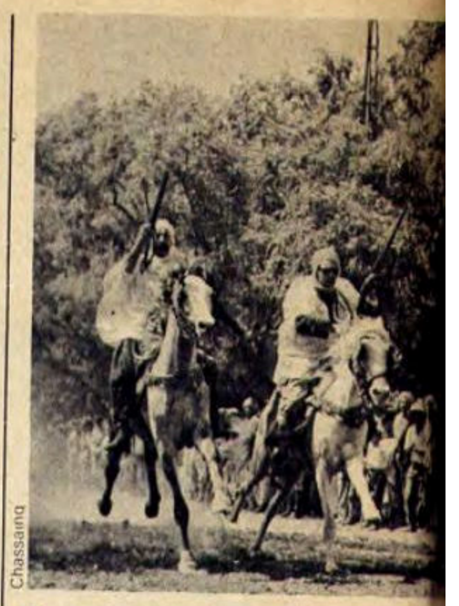
A mon avis, je pense qu'il ne devrait pas y avoir polémique. Donc, ce qui me déplaît énormément, c'est de ne pas freiner la passion des gens qui écrivent dans « Historia », car, comme je viens de vous le dire, s'il fallait que tous les Algériens qui ont perdu un ou plusieurs des leurs ou qui ont été torturés se mettent à vous raconter cela, on n'en finirait pas. Il faut dire la vérité en dehors de toute passion et, bien sûr, de tout « racisme ». Je voudrais savoir ce que vous en pensez et je vous prie de bien croire en ma sincérité.

M. A.-M. R..., 92-Boulogne

P.S. « Historia » m'a appris des choses qu'en tant qu'Algérien j'ignorais, surtout en ce qui concerne Abane, et, bien sûr, c'est le cas de beaucoup parmi nous.


Général Desjours

La veuve d'un sous-officier arbore les décorations de son mari tué au combat.


Chassaing

Fantasia pour le centenaire de la fondation de Novi en 1948.

...Nous ne faisions pas « suer le burnous » et les Arabes se trouvaient très bien sous notre « coupe ». C'est pourquoi, dès leur indépendance acquise, ils se sont empressés de venir nous envahir en France. A la recherche de travail, et si possible chez des pieds-noirs...

Mme V..., 13-Aix-en-Provence

★

...Ayant vécu trente ans en Algérie, devenue pied-noir d'adoption et de cœur, je prends un grand intérêt à suivre votre magazine traitant de la guerre d'Algérie, mais si aujourd'hui j'ose vous écrire, c'est qu'à mon point de vue j'estime que vous vous axez « beaucoup » sur la cause musulmane et pas assez sur celle des Européens d'Algérie qui, eux aussi, ont eu leur part dans cette guerre et autrement qu'au simple titre de « milliardaires » ou « oppresseurs » !...

Bien qu'il s'agisse simplement de la guerre, il me semble que vous « négligez » tout le peuple de commerçants, employés, fonctionnaires, travailleurs et même les étudiants et écoliers, qui, malgré les attentats commis contre les trams, cars, trolleybus, brasseries, etc., se rendaient chaque jour à leur besogne et que cette situation « explosive » a mis dans l'obligation, ces mêmes gens, d'assurer leur autodéfense en créant la « territoriale », sans oublier les massacres des petits colons, qui, leurs travaux des champs terminés, devaient assurer eux-mêmes leur sécurité et dans quelles conditions ! Car combien (ne parlons pas des militaires) ont laissé leur vie dans un pays qu'ils croyaient leur et qu'ils voulaient défendre à tout prix ! Tout cela ne fait-il pas partie de la guerre d'Algérie ? Et quelques tirages auraient pu leur être réservés. Vos nombreux correspondants ont dû avoir beaucoup de choses à vous relater sur tous ces faits !...

Mme G. C..., 65-Tarbes



Coll. David Maurice

Quelques enfants d'un douar du Sud oranais. De futures recrues ?...



... Il faut aussi, cette « histoire », ne pas doucement et insidieusement l'infléchir pour aboutir, par exemple, à cette conclusion non écrite, mais évidente pour les non-avertis, que les pieds-noirs étaient « les pelés, les galeux d'où venait tout le mal », et que les vaillants *djounoud* étaient tous de preux chevaliers.

J'écris cela parce que, sauf erreur, vous avez jusqu'à présent été fort discrets sur l'activité principale desdits chevaliers, à savoir l'assassinat commis dans les plus horribles conditions...

M. R. D..., 72-Coulaines



... A la différence d'une grande guerre avec divisions contre divisions et appuis de toute sorte, la guerre d'Algérie s'est faite au corps à corps et avec les « moyens du bord », que l'on soit d'un côté ou de l'autre ! Il y avait plus de sorties à 10 hommes que d'opérations bataillon !

L'homme a été plus important que la machine de guerre et entrer dans le vif du sujet, pour moi, c'est parler de ces hommes. Ces hommes, Africains ou Européens.

Les embuscades, les contrôles, les sorties en ville s'apparentaient souvent à un grand jeu avec des « astuces » de boy-scout ou de cow-boy à la recherche des Indiens, toujours là où personne ne les attendait.

Qui, d'autre part, ne s'est transformé en infirmier, dans les villages, pendant les séances d'A.M.G., ou en pacificateur convaincu, lors de réunions tenues dans les djemaas ?

Qui de nous, de garde la nuit, avec la peur au ventre, n'a pensé qu'en face il y avait un ou des hommes qui avaient la même peur et que si, bien sûr, la sanction pouvait être la mort, elle ne serait due qu'à une faute : se faire voir, entendre, ou avoir un moment de distraction fatal...

Et les autochtones dans les villages, que pensaient-ils, le jour, des Français et, la nuit, des rebelles qui venaient dire le contraire ou tout au moins tenaient un langage tout autre ?...

M. C. V..., 75-Paris (19e)



... Je tiens à vous signaler une grosse erreur du colonel Roger Trinquier, que je connais assez bien étant donné qu'il m'a dédicacé son livre *la Guerre moderne* à l'Union nationale des parachutistes, dont le président est le général Gracieux. Erreur aussi du général Beaufre [...]. Ils disent qu'il n'y a jamais eu de saut O.P.S. en Algérie. Or c'est faux. Il y en a eu au moins un effectué par le groupement de commandos parachutistes, aux ordres, à l'époque, du commandant Tourret.

J'ai relevé sur mon carnet de sauts, dont je vous ai fait faire une copie, que ce saut avait été effectué par le groupement de commandos parachutistes (béret rouge) le 27-4-59. Le largueur était le lieutenant Even ; le numéro de l'avion, un Noratlas KA-27. Le saut a été exécuté à 150 mètres. Sur la copie que je vous joins, il est marqué que l'altitude maximum a été de 400 mètres, mais c'est faux...

M. R. C..., 50-Périers

(à suivre)

reliez vous-même les numéros de votre collection

LA GUERRE D'ALGERIE



une reliure spéciale a été prévue elle contient 16 numéros

Sobre et moderne, elle est décorée sur le dos de quatre filets dorés en plein skivertex havane, avec le titre de la collection.

Vous pouvez vous les procurer en France chez votre dépositaire, ou à nos bureaux, 18 F franco, en écrivant à la Librairie Jules Tallandier/Historia Magazine "La Guerre d'Algérie", 61, rue de la Tombe-Issoire, Paris 14e (dans ce cas, n'oubliez pas de joindre à votre commande votre titre de paiement : mandat, chèque bancaire ou virement postal au CCP 2778 70).

En Belgique :

au prix de 195 FB chez tous les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite Ile, 1070 BRUXELLES - CCP Bruxelles 416-69.

En Suisse :

au prix de 18 FS chez tous les dépositaires.

Le directeur de la publication : Maurice DUMONCEL — Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris-19e - D.L. C. 351



ALGER
Les hauteurs de la ville. Au haut de la falaise, le Clos-Salembier, qui surplombe le ravin de la Femme-Sauvage.

Dans sa cellule, Yacef note l'histoire de sa capture et les jeux de la trahison.

La cache fut finalement découverte. J'ouvre alors moi-même la dalle et lance la seule grenade défensive que je possède. Je prends ensuite ma mitraillette et tire sur les assaillants toutes les balles de mon unique chargeur.

Plusieurs soldats tombent... Le colonel Jeanpierre est lui-même blessé.

Pendant ce temps, la sœur Zohra détruit les documents.

Le colonel Godard tente, à plusieurs reprises, de parlementer avec moi. Seul le silence lui répond.

Constatant mon refus d'engager le dialogue et ignorant que je ne possède plus de munitions, les paras décident de faire sauter l'immeuble.

Une forte charge de T.N.T. fut placée à proximité immédiate de mon abri.

Après cela, on me donna dix minutes pour sortir de la cache, avec l'engagement – au nom de l'honneur militaire de la France – d'être considéré comme prisonnier de guerre.

Une rage terrible

Un terrible cas de conscience se posa à nous. La situation, dans le contexte du moment, se présentait ainsi :

Il y avait, d'une part, la sœur Fatiha et toutes les familles des locataires de la maison où nous nous trouvions.

Il y avait, d'autre part, dans la maison située en face de la nôtre et à quelques mètres seulement – dissimulés dans une cache soigneusement camouflée – Ali la Pointe, Omar, Mahmoud et la sœur Hassiba.

Il y avait, en outre, le fait que la sœur Fatiha connaissait la retraite d'Ali la Pointe et de son groupe. Cette valeureuse patriote, torturée éventuellement par les paras, parviendrait-elle à tenir le coup et à ne pas livrer, malgré elle, le refuge d'Ali et de ses compagnons ?

Toutes ces réflexions et d'autres encore s'échangèrent entre nous en l'espace de quelques instants.

La décision fut prise : il fallait à tout prix préserver la vie de ces dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants. Il fallait aussi à tout prix éviter la capture d'Ali et de son groupe. La mort dans l'âme, je décidai donc de parlementer.

Godard me répond et me donne de nouveau sa parole d'officier français que je serai considéré comme prisonnier de guerre.

Je lui demande s'il peut aussi me donner sa parole d'officier français qu'il ne sera fait aucun mal à la sœur Fatiha et aux autres locataires. Sa parole enfin de considérer Zohra Drif, ma compagne de lutte, comme prisonnière de guerre.

Godard donna chaque fois sa parole d'honneur.

Ayant obtenu cela, je descendis de mon trou, suivi par Zohra Drif.

Nous fûmes aussitôt conduits à la « Villa Nador » où l'on nous maintint vingt-deux jours.

Mon cœur était empli d'amertume. Mon seul réconfort, je le trouvai dans l'idée que mon geste avait permis d'épargner des dizaines de vies humaines et d'assurer la sauvegarde d'Ali et de son équipe, qui pourraient ainsi continuer le combat.

De nombreux officiers vinrent nous voir. Les uns pour repartir aussitôt après nous avoir vus, les autres pour tenter de nous interroger.

Le général Salan me vit lui aussi. Il me regarda longuement et repartit sans dire un seul mot.

Le général Massu, entouré d'officiers, m'adressa une seule phrase pour m'assurer qu'il me considérait comme un combattant.

Ce fut le colonel Godard qui parla le plus longuement avec nous. Il m'affirma, lui aussi, qu'il me considérait comme un combattant et que s'il n'y avait pas l'« histoire » des bombes, il m'aurait volontiers serré la main.

Mais je devais ressentir, quelques jours après, une des plus grandes peines de mon existence.

Cela se produisit au moment où un officier para pénétra dans notre lieu de détention, une lettre à la main, pour crier d'un ton triomphant : « Ça y est, Ali la Pointe est dans la poche ! »

Il nous permit joyeusement de lire la lettre. Nous reconnûmes tous deux l'écriture de Hassiba. La lettre, dictée par Ali, était adressée au traître Ghandriche, dont Ali continuait à ignorer la trahison et avec lequel il voulait lui-même renouer le contact.

Une rage terrible s'empara de moi à l'idée qu'Ali était lui aussi perdu et je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots.

Après m'avoir séparé de Zohra Drif, les paras m'emprisonnèrent à Barberousse et organisèrent mon complet isolement. Et, malgré la parole d'honneur de l'officier français, je ne fus jamais considéré comme prisonnier de guerre.

Ces sinistres comédies...

Après de nombreux procès et plusieurs condamnations à mort, je fus jeté dans un infect cachot des sous-sols de la prison de Barberousse. Là, chaque aube pouvait signifier la mort. Cette attente extraordinaire dura de longs mois. A plusieurs reprises, je crus arrivé le moment suprême. En effet, certains gardiens ultras s'amusaient quelquefois, avant le lever du jour, à venir me réveiller brusquement dans ma cellule pour m'annoncer que c'était l'heure de mon exécution, l'heure d'aller à la guillotine.

A ces moments-là, je faisais appel à toute mon énergie, à toute ma foi en Dieu pour éviter de donner le spectacle de la moindre défaillance devant l'ennemi.

Mon seul souci alors était de m'efforcer de mourir aussi dignement que les frères qui m'avaient déjà précédé sur l'échafaud. Ces sinistres comédies étaient terriblement épuisantes.

La vie continua ainsi pour l'ensemble des patriotes algériens condamnés à mort jusqu'au jour où une mesure collective commua notre peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité.

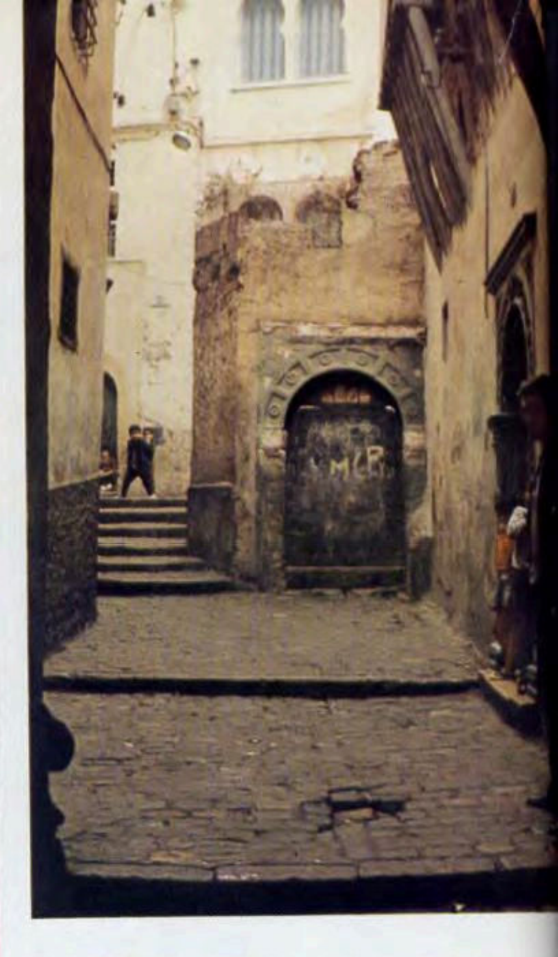
Une rupture relative de notre isolement ne manqua pas d'intervenir aussitôt après. Quelques échos de l'extérieur parvinrent enfin jusqu'à nous.

Ces échos nous confirmèrent ce que le cachot et l'épaisseur des murs n'avaient jamais réussi à nous enlever : la certitude de la victoire finale d'un peuple martyr mais invincible.

Le combat continuait...

(Extrait de Souvenirs de la bataille d'Alger, *par Yacef Saadi ; Éditions René Julliard, 1962.)*

« Je correspondis durant huit jours avec la police, par l'intermédiaire d'un responsable militaire de la région : Ghandriche Hacène, *alias* Zerrouk Safi, que j'avais désigné pour succéder à Kamel, chef militaire. »



trois semaines pour situer une "planque"

LE chef direct d'Ali la Pointe, Yacef Saadi, est arrêté par le 1er R.E.P., dans une cache de la rue Caton, en haute Casbah, en compagnie de Zohra Drif, après une résistance de pure forme, le 24 septembre 1957. Conduit dans une villa d'El-Biar, occupée par le régiment, il est mis au secret le plus absolu.

Rappelons d'abord comment les officiers de renseignements du 1er R.E.P. ont retrouvé la piste de Yacef :

D'une part, grâce à la collaboration de Ghandriche, l'ex-responsable militaire de la zone autonome d'Alger, dont Yacef était le chef. Arrêté le 6 août 1957, par le 3e R.P.C., Ghandriche accepte très vite – sa capture étant restée parfaitement ignorée de ses compagnons – de renouer les contacts avec eux, sous les pseudonymes de Zerrouk, puis de Safi (qui signifie « le pur »!), quand il passe au 1er R.E.P. Nous lui dictons les messages qu'il envoie à Yacef et contrôlons ceux que Yacef lui expédie. Bref, nous téléguidons tout un réseau d'agents de liaison, cheminement lent, difficile, mais qui, finalement, va nous permettre de localiser Yacef, rue Caton ;

Hadj Smaïn, dit Djamal, nous fournira d'autre part, dans des circonstances tout à fait fortuites, le numéro exact de la rue Caton : le 4, alors que nous avions déjà tout mis en place pour l'arrêter au 3. Dans l'après-midi même du



◀ La maison de Yacef rue des Abdérames dans la Casbah. Aujourd'hui, l'herbe a repoussé sur les ruines de celle où Ali la Pointe, Hassiba Bent Bouali et deux de leurs complices ont péri. *(Porte du fond.)*



La maison où se terrait ▶ Ali la Pointe, dans une cache que les paras du 1er R.E.P., devant le silence que leur opposait le terroriste, ont fait sauter, après une nuit d'hésitation. Les quatre bombes qu'Ali conservait n'ont pas explosé.

Camus-Match





Ali la Pointe. ▶ Il était né à Miliana. Il avait vingt-sept ans quand il est mort, cerné par les paras du 1er R.E.P., dans une cache, d'où il a refusé de sortir, ainsi que ses complices. Pour être fidèle à sa légende.

24 septembre, Djamal a vu Yacef. Cela, avant de se faire « coxer » par un gendarme. Une chose surprendra ce dernier : Djamal porte sur lui le récépissé d'une paire de lunettes en réparation, qu'il a laissées il y a quelques jours, chez un opticien de Tunis. On nous l'amène, et quand il est devant nous, Djamal déclare :

– Je veux parler au général Massu. J'ai des choses importantes à dire.

C'est à nous qu'il finit par les dire, sans se faire prier, d'ailleurs. Il a vu Yacef Saadi, dans une cache du 4, rue Caton, au retour d'un voyage en France où il a rencontré d'importantes personnalités politiques.

La suite, on la connaît. Et c'est ainsi que Yacef se retrouve à El-Biar, villa Nador. Là, il reprend un peu de la superbe qu'il avait perdue lors de son arrestation. Zohra Drif reste arrogante et fière. Les interrogatoires sont menés essentiellement par le capitaine Allaire et par le capitaine Faulques. A aucun moment, Yacef et Zohra ne sont maltraités. J'ajoute même que Yacef réclame chaque matin des croissants pour son petit déjeuner. Et chaque matin, ce qui devient une plaisanterie parmi nous, on les lui fait porter !

Petit-Omar

Les deux prisonniers sont étroitement gardés par l'adjudant-chef Coalan de la 4e compagnie de combat du 1er R.E.P. On veille à ce qu'ils n'aient absolument aucun contact avec l'extérieur, car Yacef et Zohra Drif n'ignorent plus rien du double jeu de Safi, et il faut que ce double jeu se poursuive pour nous mettre maintenant sur la piste d'Ali la Pointe. Très vite, Safi reprend contact avec Ali, par une boîte aux lettres de secours. Nous apprenons ainsi qu'Ali la Pointe se trouvait tout près de Yacef Saadi, le 24 septembre, et qu'il a rejoint une autre cache, avec Hassiba Bent Bouali, Petit-Omar (douze ans, agent de liaison et neveu de Yacef) et Mahmoud, autre agent de liaison. Ali la Pointe a sur lui de l'argent, quatre bombes complètes, et il désire que Safi – qui pour lui est toujours le responsable militaire de la zone autonome – relance une vague d'attentats, pour venger le « grand frère ». Lentement, nous reprenons le rythme de la filature du courrier. Il faudra trois semaines, pour que nous arrivions à localiser la planque d'Ali la Pointe. Mais l'adresse exacte nous est finalement donnée par Yacef lui-même, et voici comment.

Dans chaque compagnie du 1er R.E.P., a été détaché, depuis le début de la « bataille d'Alger », un officier de police ou un officier de police adjoint connaissant bien la ville.

Auprès du capitaine commandant la 4e compagnie de combat, l'officier de police adjoint S... s'est fait remarquer par son ardeur, sa connaissance ▶

"rends-toi Ali, c'est fini. Yacef est ici !" mais, dans la cache, c'est le silence total...

de la ville et de la langue. Pied-noir d'Alger, c'est un ami d'enfance de Yacef Saadi, avec qui il a joué au football, dans le même club, en d'autres temps. Même avant l'arrestation de Yacef, il lui arrivait de rendre visite à la mère de ce dernier.

Le 7 octobre, donc, deux semaines après la capture de Yacef, S... obtient l'autorisation de conduire la mère auprès du fils. Que s'est-il passé pendant cette entrevue ? S... n'a jamais donné beaucoup de détails. Toujours est-il que Yacef Saadi lui indique la seule cache inviolée de la Casbah, disant qu'Ali la Pointe n'a pu se réfugier qu'à cette adresse-là, 5, rue des Abdérames. En revanche, il demande la vie sauve pour Ali, et surtout, pour son neveu, Omar. La rue des Abdérames est en haute Casbah. A proximité de la rue Randon, prolongée par la rue Marengo, qui sépare la haute Casbah de la basse Casbah.

Le dilemme

Le soir même, l'opération est menée, de façon classique. Quartier cerné, îlot contenant la cache investi par la 2ᵉ compagnie de combat. On fait évacuer la population des maisons comprises dans l'îlot. Il est minuit. Nous menons toujours nos opérations après l'heure du couvre-feu. Revêtu d'une djellaba dont le capuchon lui recouvre en partie le visage, Yacef Saadi est mené, en grand secret, 5, rue des Abdérames. Il entre dans la maison vidée de ses habitants, se dirige au premier étage, nous fait déplacer un divan et nous montre, sur le mur, la trace de l'entrée de la cache, un rectangle d'environ 40 cm sur 50. En réalité, il ne fait que confirmer, par les gestes, ce qu'il a déjà dit à S... Nous le gardons à proximité pour qu'il nous serve éventuellement d'intermédiaire, dans nos conversations avec Ali.

Le régiment est, à cette époque, sous les ordres du commandant Guiraud, adjoint du colonel Jeanpierre, blessé lors de l'arrestation de Yacef, le 24 septembre. Ali la Pointe a la réputation, réputation qui nous a été d'ailleurs confirmée par les interrogatoires de Yacef, d'être courageux et même féroce comme un fauve. Il possède, dans sa cache, de l'armement et quatre bombes. Que va-t-il faire ? Nous essayons d'abord de parlementer avec lui. Nous frappons à la porte de la cache et nous lui parlons à l'aide d'un mégaphone :

– Rends-toi, Ali, c'est fini, Yacef est ici, nous te promettons la vie sauve.

A son tour, Yacef lui répète en gros ce que nous venons de dire. Mais c'est le silence complet. Silence qu'explique peut-être l'épaisseur du mur de la cache. Nous répétons notre appel à plusieurs reprises. Craignant une réaction désespérée d'Ali, nous faisons évacuer le bâtiment par tous les légionnaires qui ne sont pas absolument utiles. Ne restent dans la maison que les officiers de renseignements – nous sommes deux – et le capitaine commandant la 2ᵉ compagnie de combat.

Après plusieurs tentatives de prise de contact avec Ali la Pointe, il nous faut prendre une décision. Maintenant, le bouclage de l'îlot s'est desserré, seule la maison du 5, rue des Abdérames est tenue solidement. Il est fort probable que les populations évacuées en ont profité pour réintégrer leurs maisons « en douce ». Dans les maisons de cet îlot, il y a celle de Yacef Saadi, celle d'Amar Ouzegane.

Parmi les officiers participant à l'opération, deux tendances :

1) Faire sauter la cache, solution qui évite d'exposer la vie de légionnaires pour un assassin qui, pris vivant, a toutes les chances, comme Yacef Saadi, de sauver sa tête. On ne pourra jamais parlementer avec Ali la Pointe ;

2) Essayer de forcer l'entrée de la cache à la pioche. C'est un risque énorme, chacun se rappelant, d'ailleurs, la défense de Mourad et Kamel, responsables F.L.N., cernés dans la Casbah, impasse Saint-Vincent-de-Paul, le 27 août, et qui n'avaient pas hésité une seconde, se sentant pris au piège, à abattre un adjudant et un caporal-chef de la compagnie du 9ᵉ zouaves cantonnée dans la Casbah, avant d'user des bombes dont ils disposaient contre le 3ᵉ R.P.C., qui cernait leur cache. Pour nous, de grosses pertes sont possibles, en dépit du rapport des forces, compte tenu de l'entrée de la cache d'Ali.

5 heures : la mise à feu

Finalement, le commandant Guiraud décide de prendre une demi-mesure qui consiste à faire sauter la paroi qui obstrue cette entrée avec une ou deux mines ruches (1). Celles-ci perceront la cloison sans faire exploser les bombes, et les occupants de la cache ont une chance de n'être que choqués par l'explosion. Un élément du génie est alors appelé. Heure H : 5 heures. Un groupe de sapeurs vient se mettre à la disposition du capitaine commandant la 2ᵉ compagnie de combat.

Il est de tradition dans l'armée, et plus encore au 1ᵉʳ R.E.P., de faire con-


Coll. particulière

fiance à l'officier investi d'une mission. Celui-ci a le choix des moyens et ne sera jugé que sur les résultats. Or nous ignorons tout de la cache d'Ali la Pointe. Elle peut avoir deux cloisons avec des entrées qui ne soient pas en enfilade. Elle peut se prolonger dans une ou deux des pièces voisines, voire à l'étage supérieur ou à l'étage inférieur. Percer à la pioche l'entrée de la cache désignée par Yacef peut être un piège. Aussi l'officier responsable décide-t-il de placer trois mines ruches sur la cloison, ainsi que des charges de plastic aux angles que fait cette cloison avec les murs, le plafond et le plancher de la pièce. Très vite, tout est prêt. La maison est maintenant évacuée presque totalement. Il ne reste dans la pièce que deux légionnaires, le capitaine commandant la 2ᵉ compagnie de combat et le sergent du génie.

Le lieutenant Gillet, chef de section de la 2ᵉ compagnie de combat, qui a évacué ses hommes, se place à l'extérieur de la maison, le dos contre le porche d'entrée, porche en pierre de taille, prêt à bondir à l'intérieur. Le lieutenant Simonot a quitté la terrasse de la maison où se planque Ali, pour les terrasses voisines, prêt lui aussi à réinvestir le bâtiment. Il n'est malheureusement pas vérifié si les autres maisons de l'îlot, qui avaient été évacuées, ont été réoccupées.

Une dernière fois, le capitaine Allaire et moi-même tentons d'obtenir une

(1) Mine ruche : mine à charge creuse, appelée ainsi à cause de sa forme. Elle peut percer des murs et des blindages très épais.



◀ **Pointe Pescade, cette plage proche d'Alger dont on prétend qu'elle avait donné son surnom à Ali la Pointe... qui en avait fait le théâtre de ses exploits.**

Alain Gescon

réponse d'Ali la Pointe, lui parlant au mégaphone. L'heure tourne, et nous n'obtenons rien.

A 5 heures exactement, comme il a été décidé, c'est la mise à feu.

L'explosion est d'une violence inouïe. Des gravats de toute sorte vont retomber jusque sur les jeeps P.C., stationnées rue Randon.

Les bombes intactes !

Le lieutenant Gillet, toujours appuyé contre le porche en pierre de taille, qui seul a résisté, voit passer des mètres cubes de pierres au-dessus de sa tête. Quand il se précipite, il est aveuglé par une poussière extrêmement dense et constate, au fur et à mesure qu'elle se dissipe, que la maison a disparu, littéralement soufflée. Simonot et deux de ses légionnaires pendent, accrochés à ce qui reste d'une terrasse, au 2e étage. Quatre légionnaires sont blessés en tombant.

Le jour va se lever maintenant. La cache d'Ali la Pointe a été pulvérisée. Toutes les maisons voisines se sont effondrées les unes sur les autres comme un château de cartes. Parmi elles, celle de Yacef Saadi, 3, rue des Abdérames, et celle d'Amar Ouzegane, impasse Silène. La première explication qui nous vient à l'esprit, c'est que les bombes entreposées dans la cache d'Ali la Pointe ont explosé « par sympathie ». Il arrive, en effet, que des engins, sans qu'il y ait mise à feu, éclatent à leur tour, lors d'une déflagration. A moins qu'Ali la Pointe n'eût possédé d'autres explosifs qu'il ne nous avait pas signalés à travers sa correspondance avec Safi. C'est en tout cas cette version que je vais porter au P.C. du corps d'armée d'Alger et que l'officier de presse donnera aux journalistes. L'un d'eux ira jusqu'à raconter, avec force détails, que l'explosion a été causée par le coup de pioche d'un légionnaire frappant sur les bombes d'Ali la Pointe !...

Maintenant, il est indispensable de déblayer pour retrouver le corps d'Ali la Pointe, dont la légende est si vivace dans la population de la Casbah qu'il est nécessaire de prouver sa mort. Dans le genre de guerre que nous livre le F.L.N., il ne nous laisse pas le choix des moyens. Nous savons aussi, par les messages qu'il envoyait à Safi, que des documents et de l'argent sont à récupérer. Sous la fine pluie d'octobre qui tombe sur Alger, les compagnies du 1er R.E.P. se relaient, nuit et jour, sur le « chantier » de la rue des Abdérames. Un officier de renseignements s'y trouve en permanence. Les camions de la voirie ne peuvent pénétrer dans les ruelles trop étroites de la Casbah, où le service de déblaiement est assuré par une chaîne de bourricots chargés de *chouaris*, profonds paniers battant les flancs des ânes et reliés sur leur dos. Il faudra huit jours pour tout déblayer. On relève de nombreux corps de civils et, parmi eux, des femmes et des enfants. Ces gens, qui avaient été évacués, étaient rentrés chez eux, sans crier gare, à la faveur de la nuit, avant la mise à feu. C'est un légionnaire qui nous alerte un jour, s'arrêtant de piocher dans les gravats pour gratter avec ses mains. Le capitaine Bésineau, commandant l'escadron de reconnaissance, le lieutenant Degueldre, commandant une section, et moi, nous nous précipitons. Entre les pierres, un chiffon apparaît couvrant un paquet rectangulaire. Papiers ? Argent ? Non, ce sont quatre bombes, intactes, que nous retirons des gravats, avec des précautions fantastiques et que les démineurs neutralisent au plus vite.

Dans cette forme de guerre...

Même scénario, même interruption dans les coups de pioche, le jour où la compagnie d'appui du capitaine Glasser est au travail. Cette fois, c'est une partie de l'argent, que Glasser et moi remettons au P.C. Le reste du trésor d'Ali la Pointe, j'apprendrai bien plus tard, par nos légionnaires eux-mêmes, qu'il fut récupéré, au prix de ruses de guerre et à notre insu, malgré toutes les précautions prises. Quand ils en trouvaient, au cours du déblaiement, ils le glissaient, mine de rien, en même temps que les gravats, dans les paniers des petits ânes. Le soir, ils allaient le chercher dans les tas de déblais. Je ne doute pas une seconde qu'ils n'en aient fait bon usage !

C'est dans les derniers jours que nous avons trouvé les corps des quatre rebelles. Ali la Pointe, Hassiba Bent Bouali et Mahmoud, d'abord. Enfin, le corps du petit Omar, propulsé à travers toute la maison, pour s'arrêter juste sur le porche en pierre de taille. Un mètre de plus, et il tombait sur le lieutenant Gillet. Les corps étaient intacts et parfaitement identifiables.

Je verse ces détails au dossier d'une histoire. De fait, nous aurions mieux aimé prendre vivants Ali la Pointe et ses trois compagnons. Ne serait-ce que pour tenir la promesse faite à Yacef Saadi par S... Mais le commandant Guiraud était responsable, lui aussi, de la vie de ses hommes, face à la cache d'Ali la Pointe, même si deux officiers seulement étaient exposés. Dans la forme de guerre qui nous était alors imposée, les crimes d'Ali la Pointe ne méritaient pas d'indulgence, et le R.E.P. tout entier fut solidaire dans les circonstances de cette action. **H**

Capitaine BONNEL

15 OCTOBRE 1957 : DERNIER DE LA BATAILLE D'ALGER

APRÈS l'arrestation de Yacef Saadi, la mort d'Ali la Pointe, le commissaire politique Ben Hamida Abderrahmane, dit Salim, dit El-Khiam, restait en fuite... seul des trois chefs les plus importants de la zone autonome d'Alger.

De nouveau, la collaboration de Ghandriche se révéla précieuse. Ghandriche adressa son courrier à Ben Hamida. Mais le petit Omar ayant disparu, il ne fut pas possible de détecter le nouveau messager. Ghandriche recevait pourtant dans sa boîte aux lettres les messages qui lui étaient destinés.

Ben Hamida racontait sa vie difficile de hors-la-loi traqué jour et nuit. Il était seul, harassé et inquiet.

Par deux fois, il avait miraculeusement échappé aux parachutistes. Ghandriche lui écrivait qu'au contraire il avait trouvé un abri sûr et qu'il n'était nullement inquiété.

Un jour, Ben Hamida fit la réponse que nous attendions.

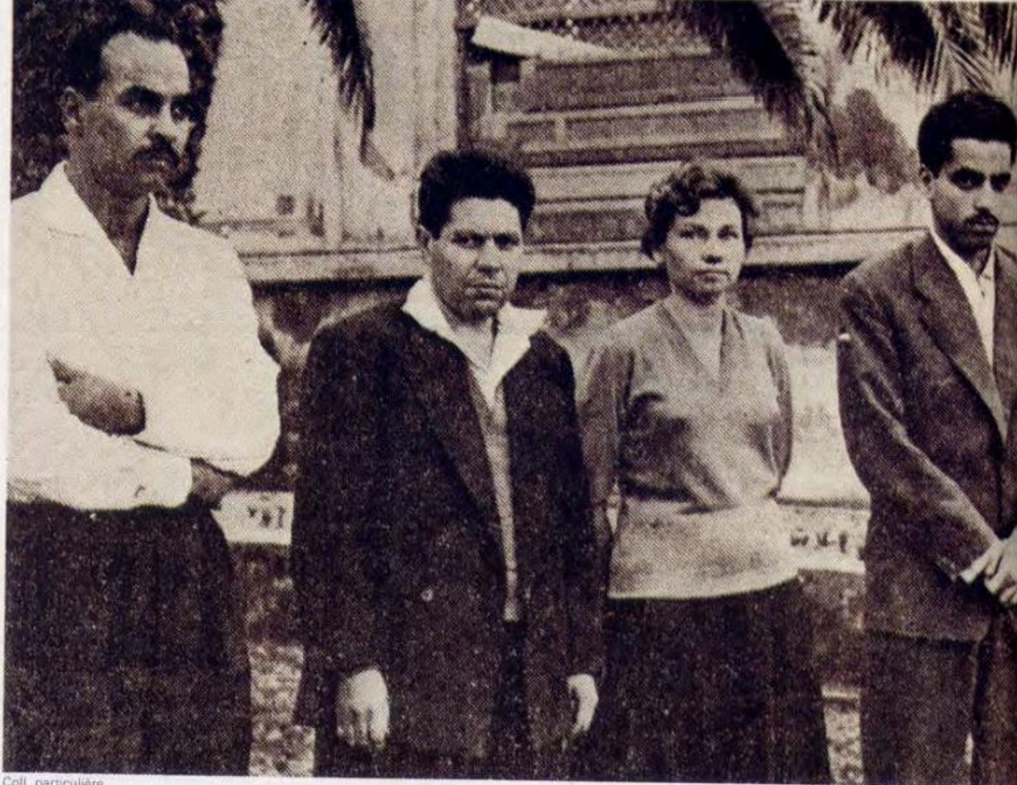
« La chance ne me protégera pas toujours, écrivait-il. Je vais finalement être arrêté. Il faut que je te rejoigne au plus tôt, puisque tu disposes d'un abri sûr. »

Rendez-vous lui fut fixé le 15 octobre à 7 heures au croisement d'une petite rue près de la caserne d'Orléans. Une 4 CV noire l'attendrait.

Ben Hamida fut exact au rendez-vous. Il monta rapidement dans la 4 CV dans laquelle Ghandriche l'attendait... accompagné de deux militaires en civil. Il était nerveux et inquiet. En passant devant la caserne d'Orléans, il dit à Ghandriche :

– J'ai l'impression que je suis arrêté.

– C'est exact, lui répondirent les deux militaires, nous vous conduisons au bureau du colonel, où l'on vous attend.



Coll. particulière

Au bureau du secteur Alger-Sahel, Ben Hamida était en effet attendu par tout l'état-major.

– Vous avez certainement beaucoup de choses à nous dire, lui dit le colonel Godard. Voici un bureau, du papier et un porte-plume. Vous pouvez refuser d'écrire, vous êtes libre. Votre organisation est entièrement détruite ; vous êtes le dernier que nous attendions. Nous pouvons plier bagage. Ce ne sont donc pas des renseignements que nous vous demandons, c'est l'histoire. Elle pourra servir à tout le monde.

Ben Hamida accepta ; il s'assit et, pendant toute la journée, écrivit de nombreux feuillets, une vingtaine lorsqu'ils furent dactylographiés. Il raconta sa vie dans la Casbah depuis le mois d'avril 1957, date à laquelle il avait pris les fonctions de responsable politique d'Alger.

En liaison avec les commissaires politiques des régions et avec le chef des liaisons et renseignements, il contrôlait les différentes organisations subversives d'Alger et était, en outre, chargé du recrutement des nouveaux membres. Il était responsable de la propagande à l'étranger. A ce titre, il était en rapport avec les diplomates, les commissions, les diverses délégations qui venaient en Algérie, et d'abord les journalistes. Il avait déclenché la propagande contre la torture en constituant des dossiers qu'il faisait parvenir à la presse. C'était donc un personnage important, l'intellectuel de la Z.A.A.

Ce qui restait de la zone autonome

Chef politico-militaire : Yacef SAADI *(arrêté le 24-9, écroué le 16-10).*

Adjoint chargé de la branche liaison-renseignements : Hadj Smaïn dit Djamal (arrêté le 23-9, au parquet le 18-10).

Adjoint chargé de la branche militaire : Amara Ali, dit « Si Lahbib », dit Ali la Pointe (abattu le 8-10), assisté de Hassiba Bent Bouali ; Yacef Omar dit « Petit Omar » ; Mahmoud Bouhanidi.

Adjointe chargée de l'organisation féminine : Drif Zohra (arrêtée le 24-9, écrouée le 16-10).

A ce conseil de la zone autonome se rattachaient :

Le chef régional (régions I et II) : Dehib Chérif dit « Si Mourad » (abattu le 26-8).

Le responsable politique zonal : Ben Hamida Abderrahmane dit « Salim », dit « El Khiam » (arrêté le 15-10-57).

Le responsable militaire zonal : Othmane Hadji dit « Kamel » (abattu le 26-8).

Le comité de liaison, en cours de réorganisation (wilayas, C.C.E., métropole).

Enfin, le réseau liaisons-renseignements, *dirigé par Houat, dit « Mahfoud » (arrêté le 24-9), comprenait :*

Le comité de renseignements, dirigé par Chorfi Nourredine, dit « Skender » (arrêté).

Le comité de rédaction, dirigé par Jeanne-Marie Francès, dite « Arlette » (arrêtée) et Senghoun Fadjirah, dite « Farida » (arrêtée).

Le comité sanitaire, dirigé par le docteur Hafiz Mahrez et le docteur Djaballi Bouzid (arrêtés).

Le comité de justice n'avait pas été reconstitué.

Hadj Smaïne dit « Kamal » et Ben Hamida dit « Salim »

adjoint et responsable politique pour la zone

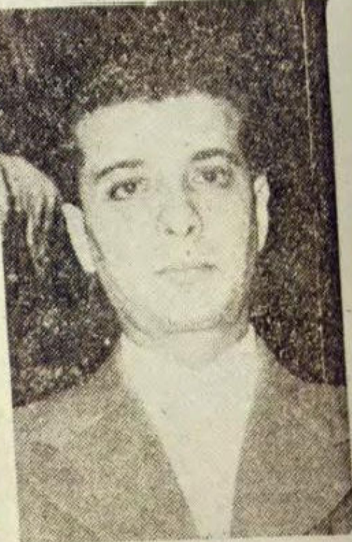
et 16 "seconds" dont deux médecins

et J.-M. Francès dite " Arlette " bibliothécaire de l'Université

sous les verrous

INFORMATION PAGE 8

Abderrahmane ben Hamida dit « Salim »



Hadj Smaïn, dit « Kamal »

Coll. particulière

Les derniers responsables ▶ politiques Salim et Kamal. Ils se sont fait prendre, comme beaucoup d'autres, à l'heure où l'organisation F.L.N. d'Alger faisait eau de toutes parts, « téléguidée » par les services du colonel Godard.

◀ Le bureau liaisons-renseignements, après l'arrestation de ses responsables. *De gauche à droite :* Chorfi, dit Skender, le Dr Djaballi Bouzid, Jeanne-Marie Francès et Houat, le « patron », dit Mahfoud.

La Casbah. Un enchevêtrement de ruelles et de terrasses. Et autant de caches sûres pour les hommes du F.L.N., qui bénéficient de nombreuses complicités. ▼

Technor/Bloch-Lainé

Du long papier qu'il écrivit — je dirai même de son rapport — je donnerai seulement la conclusion :

J'ai toujours suivi mon instinct. Pour une fois que je ne l'ai pas suivi, j'ai perdu. C'était après l'arrestation du grand frère [Yacef Saadi]. *Quelque chose me disait de ne pas écrire à celui à qui j'ai écrit. La logique ne me permettait pas de ne pas écrire, mais mon instinct était contre. Enfin, par ce contact, ce fut la dégringolade.*

Je me suis aperçu du coup devant la caserne d'Orléans. Enfin, j'ai joué et perdu. Après mon arrestation, je constate que l'auteur, l'homme qui a combiné ce plan de travail, est très fort, *très intelligent. Il a su limiter les effectifs jusqu'à ce jour pour des perquisitions et des opérations dans la Casbah. Il a essayé de limiter le champ d'action, rejeter complètement les anciennes méthodes et n'a agi que par intelligence. Ainsi, la population s'est trouvée préservée et le but a été atteint. Je reconnais que c'est très fort, très intelligent. Car, à l'heure actuelle, je vois le système employé. Je rends hommage à cet homme intelligent, fort et surtout humain. Son comportement est des plus nobles.*

Après mon arrestation, mon souci n'a pas été de voir ma carrière terminée (du moins sur le moment), mais de n'avoir rien laissé derrière moi. Il est vrai que l'organisation a été démantelée et même détruite complètement jusqu'à sa dernière « pierre ».

Néanmoins, mon espoir subsiste : c'est que des hommes sincères et idéalistes surgiront et bâtiront une autre organisation.

Au cours de ce qu'on a appelé la « bataille d'Alger », et qui s'est terminée par la disparition totale des forces subversives qui lui étaient opposées, la 10e D.P. n'a jamais employé les grands moyens dont elle disposait : les automitrailleuses, les avions, les mitrailleuses, les grandes opérations de ratissage... Elle a essentiellement fait travailler son esprit pour extraire du sein de la population tous les membres des organisations subversives qui s'y étaient incrustés et qui la terrorisaient. Avec patience, sans jamais rechercher l'exploit spectaculaire, elle y a consacré le temps qu'il fallait, parvenant à ses fins sans que la population, enjeu de la lutte, eût à souffrir de la guerre, du moins de notre fait.

Alors que beaucoup de journalistes et certains personnages importants ont systématiquement fait preuve à notre égard d'une incompréhensible partialité et d'une mauvaise foi accablante, il nous a été agréable de constater que nos adversaires nous avaient mieux compris et mieux appréciés que beaucoup de nos compatriotes. H

Colonel Roger TRINQUIER

L'ALGÉRIE BERBÈRE ET L'ALGÉRIE ARABE


J.-M. Dorveaux





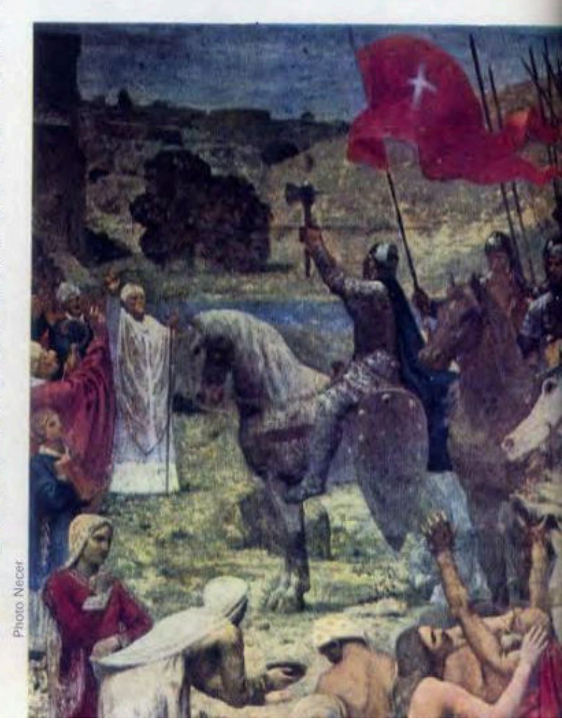
◀ **L'Algérie serait actuellement peuplée en minorité de vrais Arabes, le reste étant représenté par des Berbères mais qui ont été en majeure partie islamisés. *De haut en bas,* pièces de monnaie frappées à l'effigie d'Alexandre, de Caracalla et datant de Septime Sévère.**

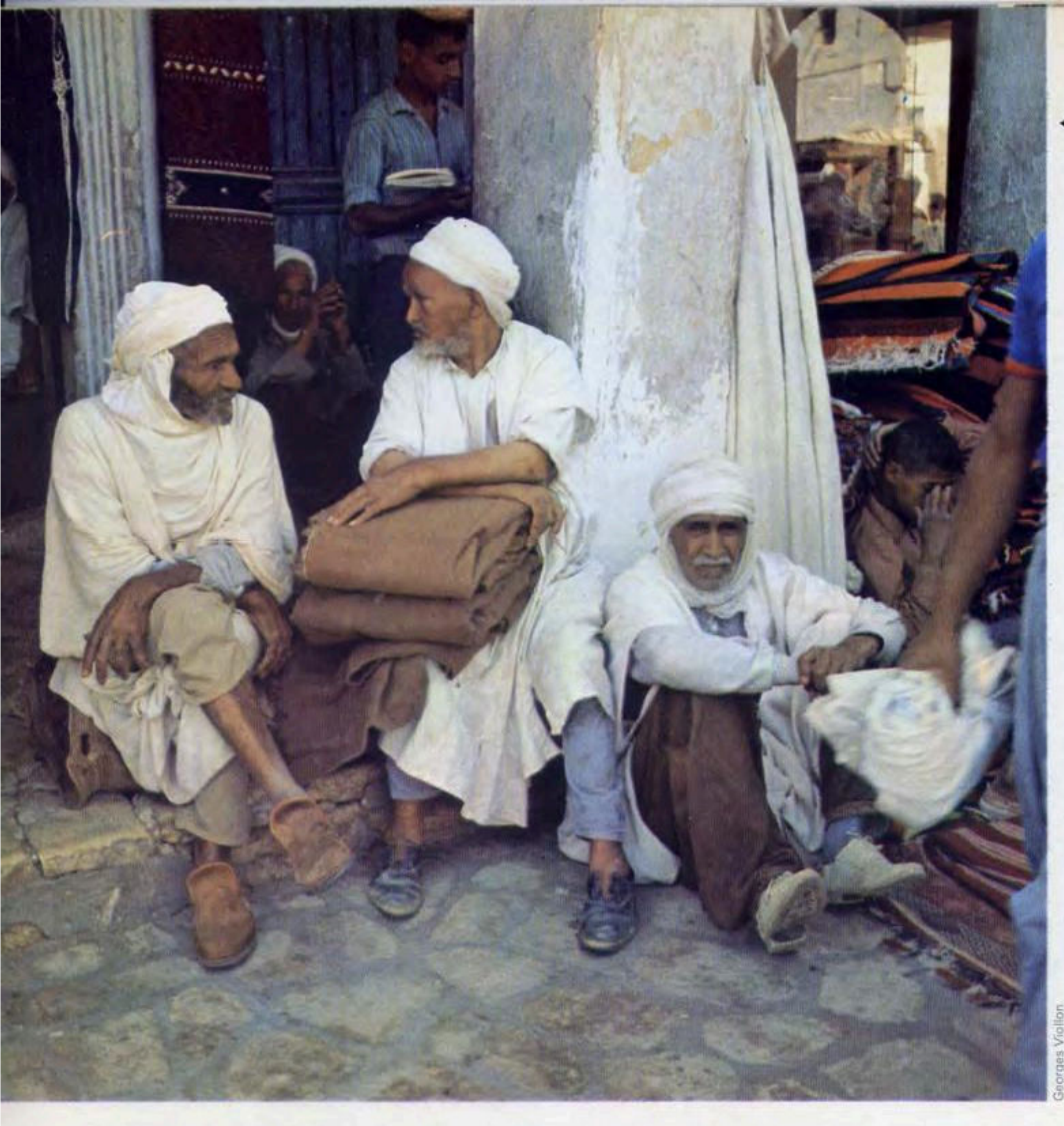
CHAQUE fois que l'on se présente comme Berbère à un Français qui n'a pas de connaissances suffisantes sur le passé de l'Afrique du Nord, on se trouve contraint, et ce, dans 95 % des cas, de lui donner quelques explications. Le plus triste, c'est que, même en agissant ainsi, on ne le convainc pas. Car, alors qu'il s'attend à la découverte d'un peuple apparenté ethniquement au sien, on le sent presque déçu d'apprendre qu'il s'agit tout simplement du Nord-Africain, cet être catalogué par lui, et depuis toujours, comme Arabe. De cela, bien sûr, il n'est point responsable puisque, depuis son enfance, il cultive une contre-vérité historique qui veut que les Arabes soient arrivés à Poitiers, alors que les véritables historiens nous parlent de Berbères.

Il va sans dire que, pour l'historien, la réalité est toute différente. « Aujourd'hui, nous dit C.-A. Julien, dans son *Histoire de l'Afrique du Nord,* on ignore généralement que la population de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc est presque exclusivement formée de Berbères que l'on qualifie audacieusement d'Arabes. » On se demande du reste pourquoi cet historien de qualité s'est limité à ces trois pays, alors que la Libye et la Mauritanie se trouvent pour ainsi dire dans le même cas. Car la Berbérie, c'est toute cette partie de l'Afrique blanche qui va de l'Égypte à l'Atlantique, jusques et y compris les îles Canaries. « Elle est par là même fort vaste : elle offre des régions maritimes et des steppes désertiques, des plaines fertiles et d'âpres montagnes, des aires d'attraction et des zones de refoulement. Mais les Berbères qui la peuplent ne diffèrent entre eux que par des nuances régionales, provinciales : l'essentiel de leur caractère et de leurs tendances domine la variété des pays et des genres de vie. Dès le début des temps historiques, cette immensité révèle une unité profonde, et c'est aux Berbères qu'elle la doit » (Hocine Mttougui, *Vue générale de l'histoire berbère*).

Mais, direz-vous, d'où viennent ces Berbères et à quel rameau humain pouvons-nous les rattacher? « Toute l'Afrique septentrionale, jusqu'au pays des Noirs, écrit Ibn Khaldoun, a été habitée par la race berbère, et cela depuis une époque dont on ne connaît ni les événements antérieurs ni le commencement. » Pour sa part, E.-F. Gautier nous dit : « Nous ne savons pas qui ils sont ni d'où ils sont venus, à supposer qu'ils soient venus d'ailleurs » *(le Passé de l'Afrique du Nord).* Précisons que ce terme de Berbères n'est pas emprunté à leur langue : il leur fut donné par les Arabes, qui le tenaient des Romains (voir *barbari*), tandis que les Grecs, eux, les appelèrent Libyens, du nom d'une tribu de Cyrénaïque, les Lebous. « Quant aux indigènes, ils se désignèrent souvent du nom d'Imazighène (Tamazight, au féminin, Amazigh, au masculin) qui signifie « les hommes libres » ou « les nobles » et s'appliqua à plusieurs tribus dès avant l'occupation romaine » (C.-A. Julien, *op. cit.*).

La plupart des historiens nous apprennent que la Berbérie est entrée dans l'Histoire avec l'apparition des Phéniciens sur ses rivages, c'est-à-dire à la fin du XIIe siècle avant J.-C. D'autres, cependant, nous disent, tel Victor Piquet dans *les Civilisations de l'Afrique du Nord,* que « les Libyens avaient, dès le XIVe siècle avant l'ère chrétienne, une civilisation et une industrie. Ils avaient déjà des rois héréditaires et avaient conclu, avec les peuples des îles, avec les Tyrrhéniens en particulier, des alliances profitables ». On sait aussi que, vers 3300 avant J.-C., la première dynastie thinite eut fort à faire pour les empêcher d'envahir l'Égypte, et qu'au temps de la XIXe dynastie, sous le règne en particulier de Méneptah, vers 1235-1224 avant J.-C., les Pharaons repoussèrent une attaque des Libyens auxquels s'étaient associés les « peuples de la


Photo Necer



Georges Viollet

◄ **Autres Berbères, mais que l'on a toujours tenus pour tels en Algérie, les Mozabites, la confrérie la plus pieuse d'Afrique du Nord. La plus vieille aussi. Certaines villes de la Pentapole du Mzab datent de 1112.**

mer ». Mais la ténacité des Berbères finit par venir à bout de la résistance égyptienne, puisqu'en 950 avant J.-C., le Berbère Chéchanq Ier, le Sésac de la Bible, s'empara du delta du Nil et fonda la XXIIe dynastie libyenne. « Le folklore nous dépeint alors, pour la première fois, une société éprise de batailles, très différente de la société égyptienne. Le royaume de Napata, qui, à la fin du VIIIe siècle, s'étendit de la quatrième cataracte à l'Abyssinie, n'eut pas, comme on le crut longtemps, pour fondateurs les descendants des anciens prophètes du dieu Amon. Les fouilles de Reisner ont prouvé que ce furent les Libyens qui, dans le pays de Couch, comme les Libyens du Nord dans le delta, imposèrent leur autorité. Ces Lebous étaient peut-être originaires de l'Atlas, car on a remarqué que leurs noms et ceux de leurs chefs rappellent exactement ceux des Numides de l'Histoire classique » (C.-A. Julien).

Nous avons dit plus haut que c'est avec l'arrivée des Phéniciens en Berbérie que ce pays est entré dans l'Histoire.

Inventeurs présumés de l'alphabet, les Phéniciens étaient un petit peuple de marchands, industrieux et actif, qui s'adonnait au négoce à travers tout le bassin sud de la Méditerranée, le côté nord étant aux mains de leurs concurrents, les Grecs.

◄ **Tableau de Puvis de Chavannes, représentant Charles Martel à la bataille de Poitiers, où les Arabes étaient, assure-t-on, des esclaves berbères.**

Massinissa, Scipion et Hannibal

D'abord locataires des ports où ils relâchaient, ils finirent par s'emparer d'une partie de l'actuelle Tunisie où se situait l'importante ville de Carthage, fondée vers 814 et, selon la légende, par la princesse Didon. Cet empire se serait-il étendu et aurait-il duré si Rome n'avait réussi à le détruire, malgré le génie d'Hannibal? Nul ne le sait. Toujours est-il que Rome s'installa en Afrique pour plusieurs siècles (202 avant, 429 après J.-C.), et que les Berbères aidèrent tantôt l'un, tantôt l'autre des deux adversaires. On sait en effet qu'après sa traversée des Alpes Hannibal n'avait plus que 26 000 hommes : 8 000 Espagnols et 18 000 Berbères. Ce qui fit dire à Tite-Live : « C'est l'épée des Berbères qui décida de la victoire à Cannes. » On sait également que, sans Massinissa, qui changea de camp au beau milieu de la bataille de Zama, la victoire de Scipion sur Hannibal eût été problématique. Ce qui valut au roi numide le titre d' « allié du peuple romain » et l'agrandissement de son royaume aux dépens de son rival Syphax, resté, lui, fidèle à Carthage.

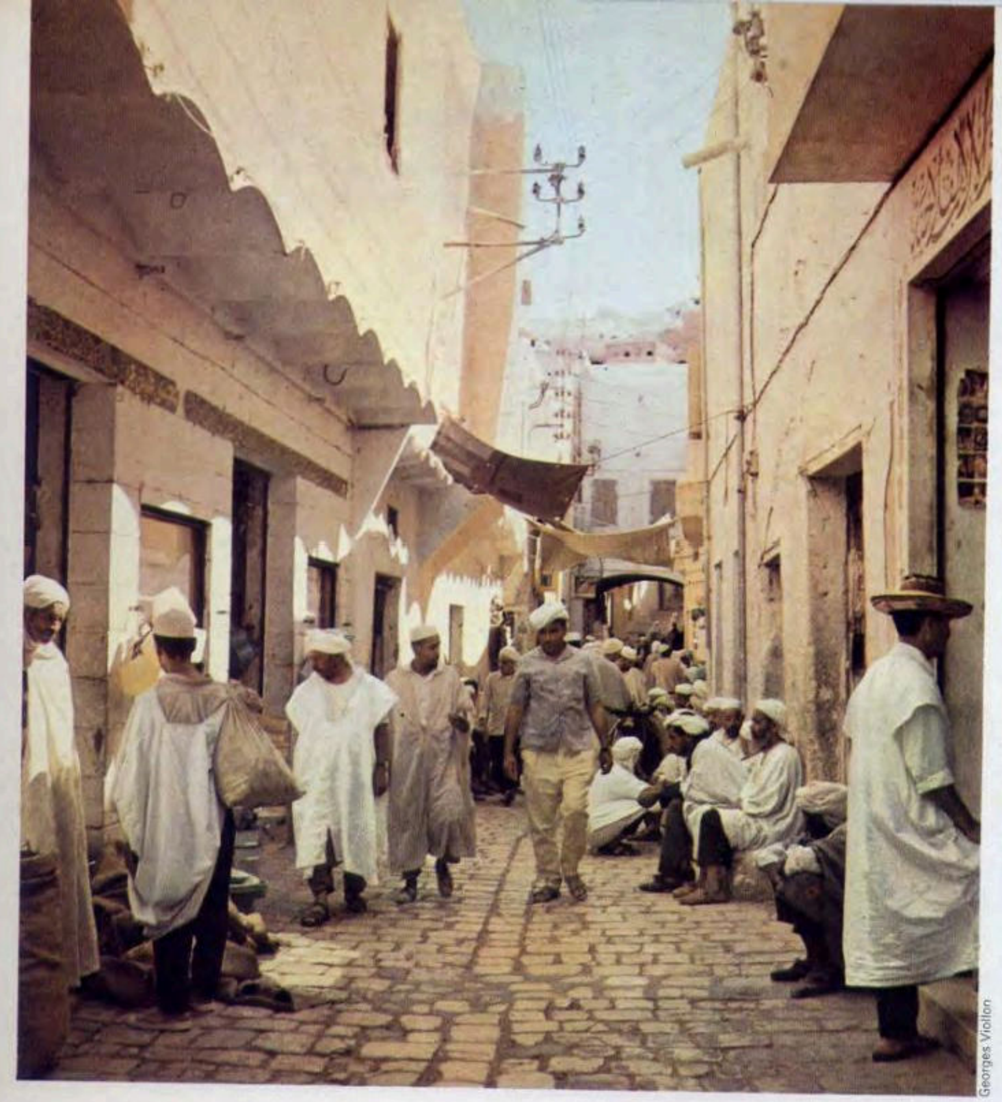
Il serait fastidieux de faire ici l'éloge du roi massyle. Disons seulement, avec Stéphane Gsell, qu' « il fut le plus grand entre les grands souverains de la Berbérie ». Quant à l'historien grec Polybe, il écrivait de lui, au IIe siècle avant l'ère chrétienne : « Voici ce qu'il fit de plus grand et de plus merveilleux. Avant lui, toute la Numidie était inutile et considérée comme incapable, par sa nature, de donner des produits cultivés. C'est lui le premier, lui seul, qui montra qu'elle pouvait les donner tous, autant que n'importe quelle autre contrée, car il mit en valeur de très grands espaces » *(traduction Stéphane Gsell).* Il fut incontestablement un roi laboureur « au point qu'il laissa à chacun de ses fils une terre de 874 hectares ». Et C.-A. Julien, qui cite là Diodore de Sicile, ajoute : « L'éloge prend sa pleine valeur si l'on songe qu'il avait quarante-quatre fils, et peut-être même cinquante-quatre. »

Massinissa mourut en 148 avant J.-C., après un règne de cinquante ans, laissant à trois de ses fils, Micipsa, Mastanabal et Gulussa, un royaume allant de Leptis Magna, en Tripolitaine, jusqu'à la Moulouya, au Maroc oriental. Ses deux frères n'ayant pas tardé à mourir, Micipsa resta seul à la tête de ce vaste pays qu'il dirigea en souverain remarquable. D'autant que ses sujets ne se révoltèrent jamais, contredisant ainsi, vingt siècles à l'avance, « cette inaptitude congénitale à l'indépendance » qu'on leur décerna bêtement, sans doute pour justifier une certaine colonisation. Ils reportèrent même, quelques dizaines d'années plus tard, l'attachement qu'ils vouèrent à Massinissa sur son petit-fils, Jugurtha. L'affirmation insane de Gautier qui veut que les Berbères n'aient pas réussi à constituer un État parce qu'il leur manquait un endroit propice à l'établissement d'une capitale va dans le même sens. Et que dire de Bousquet qui a prétendu, sans rire, que « les Berbères ne s'uniraient jamais »?

Utiliser les faiblesses...

Mais revenons à Micipsa, ou plutôt à ses successeurs. Car, après sa mort, survenue en 118 avant J.-C., ses deux fils et son neveu Jugurtha se partagèrent le royaume.

Fils illégitime de Gulussa, Jugurtha ne dut d'accéder aux responsabilités suprêmes qu'à la pression de « l'opinion publique » et aussi à l'intervention de Scipion, sous les ordres duquel il servit en Espagne. « C'était un person- ▶


Georges Viollon

◄ Ghardaïa, capitale du Mzab. Des ruelles grouillantes qui sentent les épices, l'huile et le coton. Les mosquées sont partout, au sommet des villes mozabites, en forme de pyramide. Leurs murs sont peints d'ocre et de bleu. La mosquée a l'air de veiller sur chaque cité du Mzab.

"auprès du Berbère, le Gaulois était le bon barbare malléable, vierge de toute culture"

nage de premier ordre. Beau, intelligent, ardent, habile à utiliser les faiblesses de ses adversaires [...], il n'était pas homme à se contenter d'un partage. Il fit tuer Hiempsal, vainquit, en bataille rangée, Adherbal, qui se réfugia à Rome, et s'assura la possession de toute la Numidie en 116 avant J.-C. » (C.-A. Julien, *op. cit.*).

L'heure romaine

Il serait long et fastidieux de relater dans le détail la guerre qu'il mena contre Rome, ville qu'il qualifiera un jour de « vénale », ajoutant qu' « elle périrait si elle trouvait un acheteur ». Toujours est-il qu'après avoir acheté et vaincu des sénateurs, des généraux, après avoir, lui aussi, subi des défaites, il fut enchaîné et livré à ses ennemis par son propre beau-père, Bocchus Ier, roi de Mauritanie – 105 avant J.-C. Bien entendu, Bocchus obtint, en plus du titre d' « allié du peuple romain », le tiers occidental de la Numidie, la partie orientale ayant été attribuée à Gauda, frère de Jugurtha, un simple d'esprit. C'était, à n'en pas douter, un premier pas vers la colonisation de la Berbérie ; ce qui advint en 33 avant J.-C. pour la Mauritanie, le roi Bocchus II n'ayant pas laissé d'héritiers, et en 40 après J.-C. pour la Numidie, plus exactement après l'assassinat de Ptolémée, dernier roi numide, sur ordre de l'empereur Caligula. Mais, comme dit l'historien Salluste, qui participa à la guerre aux côtés de Marius et de Sylla (voir son ouvrage *la Guerre de Jugurtha*), « le Berbère ne s'enchaîne ni par la crainte ni par les bienfaits ». Autant dire qu'il y eut des révoltes, et par centaines, la plus célèbre étant celle de Tacfarinas. « Quand on embrasse d'un coup d'œil cette suite de guerres et d'expéditions, on est surtout frappé par un fait : c'est que, pendant les quelque quatre siècles où Rome a occupé les provinces africaines, *elle eut perpétuellement à combattre.* Si elle parvint de bonne heure à conquérir l'Afrique propre, la Numidie et les Mauritanies, jamais elle n'arriva à les pacifier complètement » (René Cagnat, *l'Armée romaine d'Afrique*). Ces insurrections, du moins dans les premiers temps de la conquête, partaient toujours des territoires non conquis par Rome : car, contrairement aux Français, les Romains bornèrent leur occupation aux seules régions côtières, au pays plat, soit un tiers de l'Afrique du Nord. Et dans ce dernier, « le paysage s'est humanisé, les ressources se sont amplement accrues. Des routes, et les plus belles qui soient, et les plus fermes, remplacent les pistes incertaines, les sentiers de chèvres. Des ponts enjambent les oueds qu'on passait à gué. Une police sévère supprime le brigandage. Aux relations inquiètes et malaisées succède une large circulation, et les échanges de région à région se multiplient... Enfin, et ce fait est capital [...], une élite s'est dégagée de la foule.

Leur palmarès

» La Berbérie romaine a ses grands hommes. Tels sont, dans le domaine des lettres, le séduisant rhéteur Fronton, précepteur de Marc Aurèle, l'étincelant Apulée, le célèbre jurisconsulte Salvius Julianus ; parmi les docteurs chrétiens, citons Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, Lactance et ce prodige d'intelligence, saint Augustin. Enfin, dans les fonctions publiques, une troupe nombreuse de consuls, de procurateurs, de généraux » (Hocine Mttougui, *op. cit.*). On peut ajouter à cette liste déjà longue de nombreux autres poètes et écrivains, tels Septimus Serenus, ami personnel de Martial et de Stace ; Térence, Tyconius, Minucius Felix, l'évêque Donat, fondateur de la secte qui porte son nom, Apollinaire de Carthage, maître du futur empereur Pertinax, Terentianus Maurus, Victorin. N'oublions pas non plus Juba II, roi de Mauritanie, « auteur d'une *Histoire d'Arabie* dont Pline a reproduit plusieurs passages, une *Histoire d'Assyrie*, une *Histoire des antiquités romaines*, une *Histoire des théâtres*, une *Histoire de la peinture et des peintres*, un traité de grammaire, un autre de botanique, une étude sur les sources du Nil et beaucoup d'autres ouvrages inconnus » (E. Guernier, *op. cit.*). Enfin, *last but not least*, le pape Victor, « considéré comme le premier auteur africain de langue latine. Africain, il devint évêque de Rome, puis souverain pontife. Il s'affirma comme l'un des grands chefs de l'Église » (E. Guernier, *op. cit.*). En 193, ce fut un Berbère de Tripolitaine, Septime Sévère, qui accéda à l'empire. « Au IVe siècle, bon nombre d'Africains romanisés continuaient à tenir une grande place dans la vie religieuse, la haute administration. L'un d'eux, qui fut préfet de Rome, pouvait écrire avec fierté : « A mon avis,







Photos Georges Viollon



Phedon Salou

Caracalla, né à Lyon, mais fils du Berbère Septime Sévère, et empereur de Rome de 211 à 217, voit son triomphe célébré à travers le Maghreb. *De haut en bas et de gauche à droite :* les arcs de triomphe de Caracalla à Tébessa, à Timgad et à Djemila, en Algérie, enfin au Maroc, à Volubilis. Des pierres blondies par les siècles.

notre race est privilégiée et comme prédestinée tant elle est féconde en gens de mérite ; et tous ces enfants qu'elle a produits et formés, elle les voit arriver aux plus hautes situations » (A. Ayache, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*). A ce plaidoyer *pro domo* succédera, plus de dix siècles plus tard, le témoignage d'un des plus grands esprits que l'humanité ait connus, je veux nommer l'immense historien de langue arabe Ibn Khaldoun : « On a vu chez les Berbères, écrit-il, tellement de choses hors du commun, tellement de choses admirables que l'on ne peut méconnaître le grand soin que Dieu a eu de cette nation » *(Histoire des Berbères)*.

Michel Hétier/Atlas-Photo

Le travail artisanal dans la tradition des Romains.

Cette liste de Berbères illustres peut être complétée par les noms de Caracalla, fils de Septime Sévère, de Macrin, instigateur du meurtre de Caracalla, de Sévère Alexandre, également empereur de 222 à 235. « L'Andalousie, écrit Gautier, supporte la comparaison grâce à Sénèque, Lucain, Trajan. Mais la Gaule ? Qu'a-t-elle à mettre en parallèle ? A peu près rien, car c'est peu de chose que Sidoine Apollinaire. C'est que le Gaulois était le bon Barbare, malléable, vierge de toute culture » *(le Passé de l'Afrique du Nord)*.

Le temps des Vandales

Miné par ses dissensions internes, l'empire romain finit par ne plus contenir les Barbares germains. Ce fut ainsi que des tribus, les unes poussant les autres, pénétrèrent en Gaule et en Espagne. « En 429, les Vandales qui, pourchassés par les uns et par les autres, étaient venus s'installer en Espagne, passent le détroit de Gibraltar et poussent vers l'est » (Hocine Mttougui). « Les Maures [...] s'étaient alors soulevés de tous côtés, parce que les Romains étaient dès lors incapables de les combattre. Il y eut les donatistes, pour lesquels les ariens étaient de précieux alliés contre les catholiques ; enfin, tout ce que la province compta d'éléments dangereux se rangea du côté des envahisseurs » (René Cagnat, *op. cit.*).

Ainsi aidés par les plus « dangereux » des Berbères, les Vandales, malgré les offres du comte Boniface, s'emparèrent de Carthage. Ils arrivèrent même un jour à occuper et à piller Rome (2 juin 455). Mais tout ceci ne dura pas longtemps. D'abord, parce que les Vandales n'étaient pas nombreux (200 000 environ, femmes et enfants compris) ; ensuite, parce que leurs méthodes de gouvernement leur aliénèrent l'amitié initiale des Berbères. De plus, à l'exception de Genséric, tous leurs autres chefs n'étaient pas de classe. Aussi furent-ils, un siècle plus tard, dépossédés, par leurs ennemis, du pays qu'ils n'arrivaient plus à bien tenir. Bien entendu, les Berbères furent sollicités par les deux adversaires, mais ils se gardèrent bien d'intervenir, se bornant simplement à des promesses évasives. Il va sans dire que, à peine la guerre terminée et les ▶

à Poitiers, Charles Martel ne triompha pas des Arabes, mais de leurs esclaves berbères

Vandales vaincus, une de leurs révoltes éclata, suivie de beaucoup d'autres. L'armée byzantine n'échappa pas, elle non plus, aux luttes intestines. Le patrice Grégoire fut même sur le point de se déclarer indépendant de Byzance quand les Arabes firent leur apparition (647).

Comme tous les peuples de la terre, les Arabes ne forment pas une race homogène. Nous retrouvons en effet dans la péninsule arabique, trois familles ethniques : les Ismaélites, descendants d'Abraham et d'Agar, qui sont des Sémites; les Yéménites, liés aux Éthiopiens, ou Chamites; enfin les habitants de la rive occidentale du golfe Persique qui, eux, sont apparentés aux Persans et aux Hindous. Ce sont ces trois familles, une fois soudées par l'islam, qui partirent, au milieu du VIIe siècle, à la conquête du monde pour répandre la foi nouvelle.

Quand, le 8 juin 632, le prophète Mahomet s'éteignit à Médine, bien des tribus arabes retournèrent à leurs anciennes croyances. Il fallut de nouveau user de la force pour les ramener à l'islam. Il revint donc au deuxième calife, Omar, une fois l'unité interne rétablie, d'implanter la religion d'Allah dans les pays voisins, tels que la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, la Perse et l'Égypte. C'est même sous son règne que la Libye fut conquise (643). Mais ce même calife s'opposa catégoriquement à l'entrée de ses troupes en Ifriqiyya, appelée par lui Almoutafariqa, le pays qui divise et qui trompe.

1 000 pièces d'or !

Omar assassiné (644), son successeur rompit avec ces errements. Il permit donc aux troupes musulmanes d'aller plus loin que la Libye, déjà islamisée et pillée. Car le butin et les esclaves restaient la préoccupation dominante des Arabes. « En dépit de la décadence économique que la conquête byzantine n'avait pas considérablement enrayée, la Berbérie offrait aux musulmans des ressources propres à exciter leurs convoitises. Dans les récits relatifs aux temps héroïques de la conquête, c'est le profit fabuleux qu'on en tire qui, visiblement, intéresse le narrateur. Si le sac des villes procure de l'argent et des objets de prix, l'Afrique du Nord est avant tout un réservoir presque inépuisable d'esclaves. On compte les captifs par troupeaux de dizaines de milliers. Oqba en ramène 80 000, au dire de Théophane; Hassan, 35 000, Moussa, 100 000. Les hommes trouvent acquéreurs sur les marchés d'Orient, où se recrutent la main-d'œuvre agricole et certains corps de troupes. Quant aux femmes berbères, elles sont particulièrement appréciées. On rapporte, dit l'historien arabe En-Nowairi, qu'une seule de leurs filles fut vendue en Orient pour mille pièces d'or » (Georges Marçais, *la Berbérie musulmane*).

La reine décapitée

Ayant été, comme nous l'avons vu, autorisés à tenter la conquête de l'Ifriqiyya, les Arabes y pénétrèrent en 647, y vainquirent et tuèrent le patrice Grégoire, après avoir pillé la Byzacène et obtenu une forte rançon. Ce qui devait fatalement les inciter à revenir, le pays leur ayant paru comblé de richesses. Mais ce ne fut que des années plus tard, en 665 pour être plus précis, que le gouverneur de l'Égypte dirigea une seconde expédition de même caractère que la première. Ce ne fut cependant qu'à la troisième, que commanda le fameux Oqba Ben Nafi, que fut envisagée l'occupation permanente, concrétisée par la fondation de la première ville arabe : Kairouan.

Disgracié pour un temps, Oqba reprit cependant le commandement suprême et entreprit un raid à travers le Maghreb, traînant derrière lui un prisonnier de marque, le prince berbère Koceila, déjà converti à l'islam. Où et comment le prince berbère échappa-t-il au chef arabe? Nul ne peut le dire. Toujours est-il qu'à son retour du Maroc, où il avait fait razzia de belles filles, Oqba fut tué par Koceila, qui s'empara de Kairouan (683). Bien entendu, les Orientaux n'en restèrent pas là. Ils envoyèrent donc de nouvelles troupes qui battirent et tuèrent le prince berbère (686). Terriblement saignée par Koceila, l'armée arabe ne put prendre possession de Kairouan. Elle fut même, sur son chemin de retour vers l'Égypte, complètement anéantie par un corps de débarquement grec, qui opérait dans la région de Barkah, en Cyrénaïque.

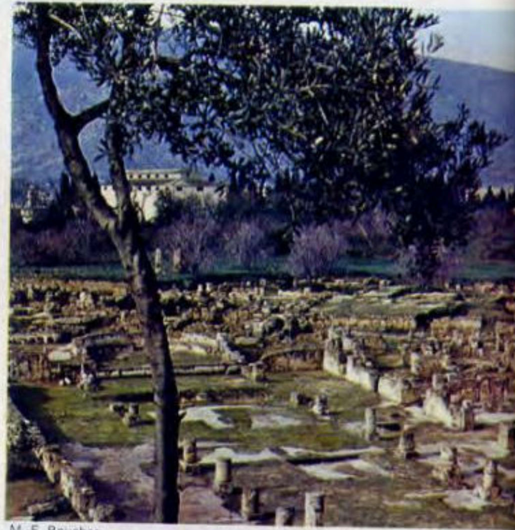
Aux prises avec une sédition, le calife Abdelmalek ne put satisfaire sa vengeance, comme il se l'était promis. Quelques années plus tard, cependant, il envoya 40 000 Persans, à la tête desquels il plaça Hassan ibn No'man el-Ghassani. Celui-ci s'empara d'abord de Carthage (695). Puis, comme ses arrières étaient constamment harcelés par les Berbères de l'Aurès, que dirigeait une reine du nom de Dihya (les Arabes la surnommèrent Al-Kahina – la prophétesse), il se retourna contre eux. Mal lui en prit car son armée fut écrasée et ses débris rejetés en Tripolitaine.

Furieux, le calife exigea de son général la tête de la Berbère. Et pour cela, il mit à sa disposition une armée plus forte et plus nombreuse que la précédente. Hassan revint donc et occupa une nouvelle fois Carthage avant de se lancer contre la reine berbère, qu'il vainquit et décapita, conformément aux ordres reçus.

Il va sans dire que, sans le concours des Berbères eux-mêmes – et tous les historiens arabes sont unanimes à le souligner – Hassan n'eût pas triomphé de son adversaire. Du reste, c'est encore avec une armée où figuraient 19 000 Berbères que le successeur de Hassan, Moussa Ben Noçaïr, conquit le Maroc. Ce sont également 12 000 Berbères, sous les ordres d'un Berbère, qui conquirent, pour leurs maîtres arabes, l'Espagne et le midi de la France.

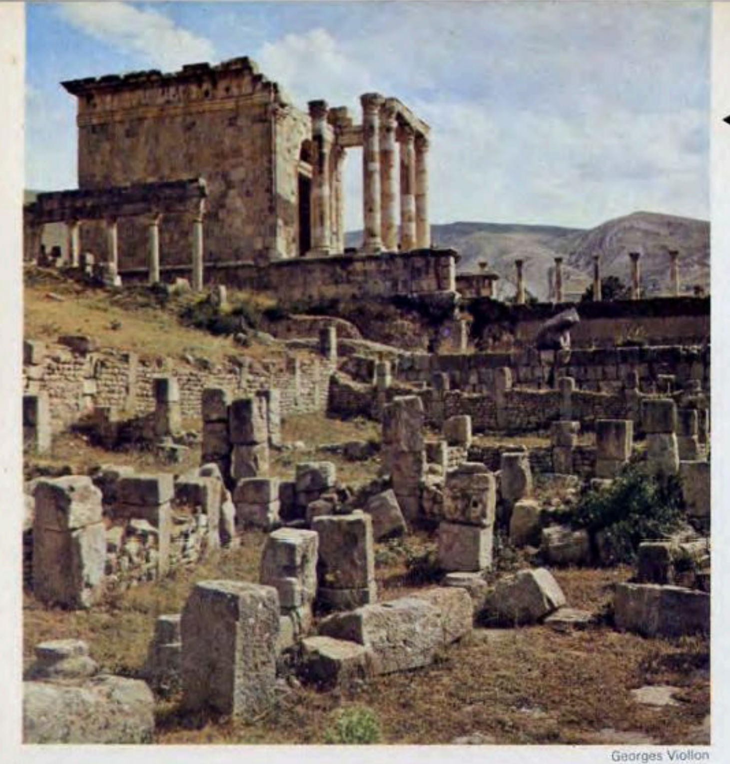
« Lorsque les Berbères encadrés de peu d'Orientaux, entrèrent en Espagne, ils furent aidés par beaucoup de chrétiens du pays...

» Dans leurs courses ou invasions en Gaule, il ont eu également pour auxiliaires « les hommes sans foi et sans patrie », qui sont toujours prêts à profiter des malheurs publics pour s'élever et s'enrichir au détriment des autres.


M.-E. Boucher

» Ces envahisseurs, si peu nombreux, parlaient-ils arabe? Des témoignages d'auteurs arabes montrent ces Sarrazins parlant berbère, ne parlant pas arabe » (Général Brémond, *Berbères et Arabes*).

Pendant ce temps, les Arabes restés en Afrique faisaient preuve, à l'égard des autochtones, d'un incroyable mépris. Soumis en effet à une fiscalité odieuse (l'indigène qui n'avait pas d'argent pour payer ses impôts devait donner un membre de sa famille, de préférence un fils ou une fille), les Berbères se révoltèrent sous la conduite de Maïzara qui battit près de Tanger une armée envoyée d'Espagne. Soupçonné



Georges Viollon

◀ Djemila, une brillante civilisation engloutie sous les siècles, les lentisques et les asphodèles. Ce qu'il reste de l'implantation romaine...

A Djemila ▶ le temple de Septime Sévère et la fontaine des grands thermes. « Un cri de pierre », écrit Camus. Et le vent qui souffle sur l'Histoire...

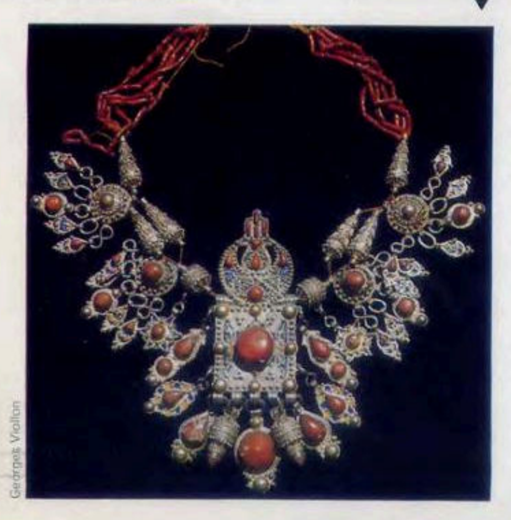


Georges Viollon

de tiédeur, le vainqueur fut tué par les siens et remplacé par Khaled ibn Hamid, un Berbère, bien entendu. Celui-ci chassa les Arabes non seulement de tout le Maroc (739), mais il les poursuivit également jusqu'en Tunisie, non sans avoir écrasé, en Algérie, une armée arabe dépêchée pour l'arrêter (740).

◀ La basilique d'Hippone, près de Bône. Des vestiges qui rappellent la vie de saint Augustin. Ici, Rome affleure à chaque détour du paysage, comme en Tunisie.

Un bijou kabyle traditionnel, argent et corail, comme on en cisèle dans les Beni-Yenni, en Grande Kabylie, aujourd'hui encore. ▼



Georges Viollon

« Ce fut, nous dit Ibn Khaldoun, le signal d'une révolte générale qui devait durer une trentaine d'années. » D'autres historiens arabes rapportent qu'il y eut, entre Berbères d'un côté, Persans, Syriens et Arabes de l'autre, 375 combats dans les quatre dernières années de la révolte qui se termina en 772. Combats qui devaient reprendre aux environs de l'an 800 et qui furent, selon l'historien Ibn Idari, « trop longs à raconter ».

Comme on le voit, cent cinquante ans après leur première invasion, les Orientaux n'avaient réussi à s'installer que dans la seule Tunisie, le reste de la Berbérie échappant à leur domination. Un fait était cependant acquis : l'islamisation totale des Berbères. Ce qui devait faciliter la création de deux royaumes à direction arabe, l'un à Fès, l'autre en Petite Kabylie, leurs fondateurs respectifs, Idriss et Obeïd Allah, ayant cette particularité commune de se proclamer descendants du Prophète. La dynastie d'Obeïd Allah devait même être désignée sous le nom de Fatimide, du nom de Fatima, fille de Mahomet.

Il va sans dire que les deux dynasties n'eurent pas le même destin. Si le royaume idrisside éclata, en effet, en plusieurs principautés, dès la mort de son fondateur, pour finalement périr en 974, celui des Fatimides eut un grand éclat. Car non seulement les Kabyles, qui en furent les artisans et le soutien, enlevèrent la Tunisie aux Aghlabides (909), mais ils conquirent également l'Égypte, où une armée de 100 000 des leurs s'installa et fonda la ville du Caire (969).

Les Fatimides, soucieux de la grandeur de leur dynastie, ne furent pas tendres pour leurs sujets. Obeïd Allah lui-même fut un des princes les plus exécrables. « En 919, à Kairouan, il fit exécuter le muezzin Arous, après l'avoir fait flageller et lui avoir fait couper la langue, tout simplement parce qu'il n'avait pas employé la formule chi'ite d'appel à la prière » (G. Marçais, *la Berbérie musulmane*). Ajoutons que sa politique fiscale fut écrasante et injuste. Ce qui ne manqua pas de provoquer une révolte berbère qui faillit réussir. Celle-ci fut naturellement conduite par un kharidjite du nom d'Abou Yazid. Il était petit et atteint de claudication. Et quoique sa stratégie fût des plus rudimentaires, il finit par réduire le royaume fatimide à la dimension de sa capitale : Mahdia. Les jours mêmes des princes fatimides paraissaient comptés quand des Berbères sanhadjas, conduits par Ziri Ben Menad, vinrent renforcer la garnison de la ville encerclée, qu'ils ravitaillèrent. Alors Abou Yazid leva le siège qui avait duré huit mois (janvier-septembre 945). « Cependant, il n'était pas encore battu. Il ne le sera qu'en mars 947 et, durant ces dix-huit mois, fera preuve d'une énergie, d'un ressort qui donnent à l'effigie de cet aventurier un singulier relief » (G. Marçais, *la Berbérie musulmane*).

Province incontrôlée

Ce fut naturellement à Bologhin, fils de Ziri, que le petit-fils d'Obeïd Allah, le calife fatimide El-Mo'izz, confia, en partant pour Le Caire, le gouvernement de l'Ifriqiyya. Désireux d'agrandir son fief et de montrer à son maître qu'il était digne de sa confiance, Bologhin partit à la conquête du Maroc qu'il réussit à occuper, à l'exception de la ville de Ceuta. Mais les effets de ce succès ne furent pas durables car à peine eut-il le dos tourné que les Marocains renièrent le chi'isme, cette hérésie fatimide.

Quoiqu'il existât des liens de vassalité entre Le Caire et Kairouan, l'histo- ▶

Ibn Khaldoun : "Cette nuée de sauterelles !"

rien oriental Ibn El-Athir nous dit que « Bologhin était réellement indépendant, feignant seulement une obéissance qui n'était commandée que par un esprit de conciliation et de bonne amitié, rien de plus ». Ce qui revient à dire que la Berbérie tout entière, à l'exception de la Libye, échappait au contrôle et à l'administration directe des Arabes.

L'énigmatique épître

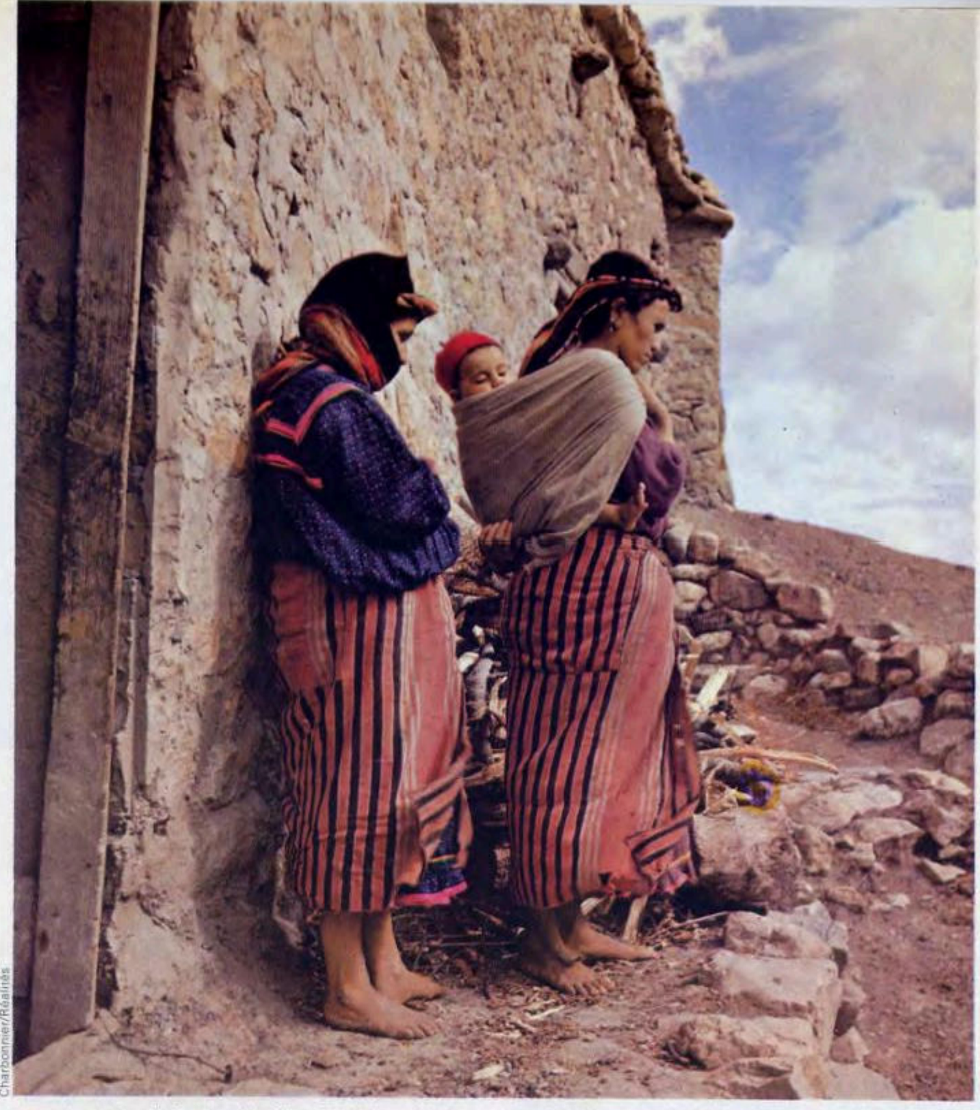
Le fils et successeur de Bologhin, El-Mansour (984-996), montra encore plus d'indépendance. Dès son avènement, il déclara qu' « il n'était pas de ceux qu'institue un diplôme et destitue un autre ». Et pour mieux démontrer son indépendance et asseoir son autorité, il réorganisa son administration, irritant ainsi le calife du Caire, qui lui suscita deux révoltes en Petite Kabylie, révoltes qu'El-Mansour réprima durement. Alors, les relations entre les deux dynasties se normalisèrent, devinrent même cordiales. Elles s'améliorèrent encore sous le règne de Badis (996-1016), fils d'El-Mansour, qui revint à plus de soumission envers le calife du Caire. Mais son fils, El-Mo'izz (1016-1062), se détacha peu à peu des Fatimides, pour finalement reconnaître la suzeraineté de Bagdad, la dynastie rivale. Il fut pour cela le dernier grand souverain dont le royaume fit belle figure. En effet, sous son règne et celui de ses prédécesseurs, la prospérité du pays fut réelle, car, en plus de produits agricoles abondants et variés, l'Ifriqiyya fabriquait des draps de toute sorte, ainsi que des étoffes où entrait le fil d'or. Bref, l'industrie du textile, qui était pour le Moyen Age ce qu'est la métallurgie aujourd'hui, était très développée, de même que la céramique et la verrerie.

Il va sans dire que le commerce, intérieur et extérieur, était florissant. Gabès surtout, « où des navires de tous les pays venaient accoster », en était l'un des grands centres.

Ainsi était l'Ifriqiyya à la veille de l'invasion arabe du milieu du XIe siècle, invasion qui ruina le pays pour plusieurs centaines d'années et que l'historien Ibn Khaldoun compara à « une nuée de sauterelles qui ravage tout sur son passage ».

La tribu arabe des Beni Hillal (les fils de la Lune) vivait, au début du XIe siècle, dans la province égyptienne du Saïd. C'est là qu'El-Yazouri, le ministre du calife fatimide El-Moustancir Billah, alla les trouver pour les inciter à envahir l'Ifriqiyya. Ce faisant, il visait deux buts : se débarrasser des Arabes, pillards et voleurs; châtier le sultan rebelle. Et, après avoir obtenu l'accord des Arabes, il écrivit au sultan ziride l'énigmatique épître que voici :

Nous vous envoyons des chevaux rapides, montés par des hommes sans peur, pour que Dieu accomplisse ses desseins.


Charbonnier/Réalités

Les reins ceints de la *foutah*, pièce d'étoffe rayée, le gosse accroché au dos, les rudes femmes kabyles, solitaires.

« Le passé et l'avenir ... comme deux gouttes d'eau. »

Il est hors de doute que, sans l'aveuglante sottise d'El-Mo'izz, la prophétie ne se serait pas réalisée. Ce fut en effet le sultan ziride qui fit venir les Beni Ryah, la plus importante fraction des Beni Hillal, de Tripolitaine où ils s'étaient arrêtés, pensant les enrôler dans son armée. « Mais sitôt arrivés, ils y rendirent la vie impossible aux anciens occupants du pays. C'étaient des razzias terribles qui, du jour au lendemain, ruinaient un canton. Ils interceptaient les routes, enlevaient les troupeaux, ravageaient les maisons, coupaient les arbres fruitiers, bloquaient les villes » (G. Marçais, *les Arabes en Berbérie)*. Il est vrai que l'historien arabe Ibn Khaldoun, que nous avons déjà cité, n'a pas été tendre pour eux. « Le naturel farouche des Arabes, écrit-il dans les *Prolégomènes*, en a fait une race de pillards et de brigands. S'ils ont besoin de pierres pour poser leurs marmites, ils dégradent les bâtiments afin de se les procurer; s'il leur faut du bois sur lequel appuyer leurs tentes, ils détruisent les toits des maisons pour en avoir... »

Combien étaient-ils donc, ces Arabes qui plongèrent la Tunisie dans l'anarchie la plus complète, et cela pendant plus d'un siècle? « Un million », nous disent certains. « Nombre fortement exagéré », affirme Georges Marçais, qui ajoute, citant Ibn Khaldoun :

« Il faut se méfier des chiffres lorsqu'ils dépassent toutes les bornes que l'expérience journalière nous fait connaître » car « le passé et l'avenir se ressemblent comme deux gouttes d'eau. »

Disons donc qu'ils furent plusieurs centaines de milliers, dont les descendants constitueraient aujourd'hui 2 % de la population marocaine, 5 à 6 % de la population algérienne et 15 à 20 % des habitants de la Tunisie. Il reste que les Berbères de Tunisie et la grande majorité de ceux d'Algérie se sont petit à petit totalement arabisés, « ce qui avait fait croire aux Européens, en particulier à l'époque de la conquête de l'Algérie, que l'Afrique du Nord était peuplée d'Arabes... » (E. Guernier, *la Berbérie, l'Islam et la France*). H

BESSAOUD MOHAMED ARAB

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Edmond Fréson*
Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Adjoint : *Charles Meyer*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29. CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
Décembre 1957

FRANCE

3 : hausse des prix du gaz, de l'électricité, des transports.
4 : décisions gouvernementales sur la hausse des prix.
8 : formation de l'Union de la gauche socialiste.
13 : vote définitif des pouvoirs spéciaux au gouvernement.
Création de 101 milliards d'impôts nouveaux, économies prévues : 100 milliards.
20 : dans le Courrier de la colère, *Michel Debré écrit : « L'abandon de la souveraineté française en Algérie est un acte illégitime, c'est-à-dire qu'il met hors la loi ceux qui le commettent et ceux qui s'en rendent complices. »*

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

6 : regroupement des forces françaises de Tunisie.
7 : destruction d'une bande rebelle au Sahara.
10 : Robert Lacoste à Alger : « Le F.L.N. a perdu la partie. Les combattants ne peuvent plus rien. »
Motion modérée des Nations unies sur l'Algérie.
12 : livraison d'armes égyptiennes à la Tunisie.
13 : rapport de la « Commission de sauvegarde » en Algérie.
26 : Bourguiba demande l'évacuation des troupes françaises avant le 20 mars 1958.
Conférence afro-asiatique du Caire : 52 nations, y compris l'U.R.S.S. Parmi les résolutions : une condamnation du Marché commun européen.

AMÉRIQUE

6 : échec du lancement du second satellite artificiel américain.
9-13 : débats aux Nations unies sur le problème de Chypre.
30 : révolte populaire contre Perez Jimenez au Venezuela.

ASIE

2 : résolution du Conseil de sécurité sur le Cachemire.
6 : expulsion des ressortissants hollandais et mise sous contrôle gouvernemental de leurs plantations en Indonésie.
16 : Malik Firoz khan, premier ministre du Pakistan.

EUROPE

6 : la Yougoslavie renonce à l'aide militaire américaine.
7 : conversations anglo-américaines sur les questions militaires.
14 : relance du « plan Rapacki » de dénucléarisation de l'Europe centrale.
16 : conférence au sommet de l'O.T.A.N. à Paris sur le renforcement militaire de l'alliance et l'installation de bases de fusées américaines en Europe.

LA SEMAINE PROCHAINE



LE BARRAGE : LA LIGNE MORICE

Sommaire du n° 234 :

• Veillée d'armes à la frontière
Une dizaine de régiments sont maintenant implantés derrière le barrage et livreront, dans quelques semaines, la bataille décisive. Pourquoi ont été construits ces 700 kilomètres de défenses restés dans l'Histoire sous le nom de ligne Morice ?

• Alger rassuré
La fin du terrorisme urbain donne aux Européens l'espoir de voir le calme revenir dans toute l'Algérie. Après la « bataille d'Alger », pour beaucoup, le cauchemar paraît terminé...

• Crise au C.C.E.
Les principaux dirigeants du F.L.N. ont quitté l'Algérie et se trouvent à Tunis pour tirer les leçons des échecs essuyés au cours de l'année 1957 et réorganiser leur mouvement.

• Du Maroc en Oranie
L'activité des bases du F.L.N. au Maroc ira s'amenuisant. La construction du barrage à la frontière marocaine permet d'arrêter les convois d'armes reçus à Tanger, Ceuta, Melilla et envoyés en Algérie par la route traditionnelle des contrebandiers.

• Les Mozabites
Dix siècles d'exode ont créé cette communauté. Les Mozabites se considèrent comme les seuls véritables musulmans, dont le Coran est le livre de la vie tout entière. Pour les Arabes, les Mozabites sont des hérétiques...

NOTE DE LA RÉDACTION

Dans notre N° 229 (36) dans la dernière ligne de l'éditorial, au lieu de « armements collectifs perdus », lire « armements individuels et collectifs perdus ».

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 2e trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 233 - 19 juin 1972.



L'Echo d'Oran
ADOLPHE PERRIER (1844-1879)
PAUL PERRIER (1879-1917)
LUCIEN PERRIER (1927-1936)
Présidents d'Honneur
et du Conseil d'Administration :
RAOUL PERRIER - PAUL MANNONI



L'Echo d'Oran
FONDÉ EN 1844
LE PLUS FORT TIRAGE ET LA PLUS FORTE VENTE DE L'AFRIQUE DU NORD
Dimanche 19 et lundi 20 janvier 1958 — DIRECTEUR : Pierre LAFFONT — N° 31.064

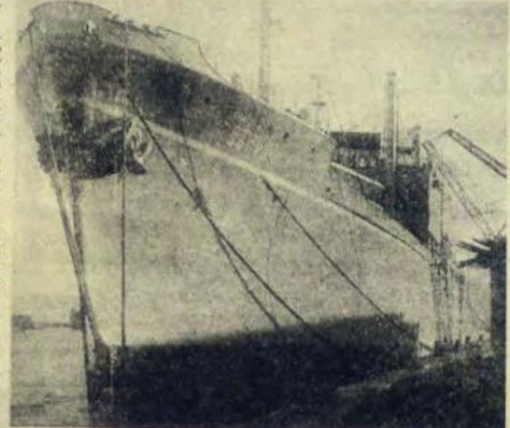
LIRE EN PAGE :

TROIS FOIS PLUS CHARGÉ QUE L'« ATHOS »...

UN CARGO YOUGOSLAVE APPORTANT UN LOT D'ARMES AU F.L.N. EST ARRAISONNÉ AU LARGE D'ORAN

Sa cargaison, déchargée dans notre port, comportait notamment des mines « anti-barbelés »

C'EST peut-être le plus grand mérite de notre Marine nationale, plus grand encore que l'usure des machines et la fatigue des hommes...



Le « Slovenija », magnifique unité de la Yugoslav Line, à son poste d'amarrage, samedi, à 18 heures, alors que les grues de la Chambre de Commerce du quai du Havre, inclinent déjà leurs flèches vers les cales pour y puiser la dangereuse cargaison.

De Yougoslavie à New-York ...en passant par Casa

SUITE PAGE 3 (CARGO YOUGOSLAVE)

Le « Slovenija » était attendu à Casablanca



En attendant leur chargement sur les camions militaires, qui les transporteront en lieu sûr, les caisses d'armes et de munitions sont empilées sur le terre-plein, à l'angle du grand quai.

Où l'on retrouve les pétards de Dien Bien Phu...

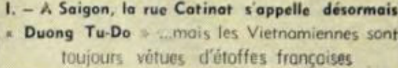
Conseil interministériel aujourd'hui sur l'affaire tunisienne

M. Gorse a présenté au Président du Conseil un rapport sur ses conversations à Tunis

SUITE PAGE 3 (AFFAIRE TUNISIENNE)

QUAND LE VIETNAM SE RETOURNE VERS LA FRANCE

Par Daniel CAZEL



I. — A Saigon, la rue Catinat s'appelle désormais « Duong Tu-Do » ...mais les Vietnamiennes sont toujours vêtues d'étoffes françaises

SAIGON, ... janvier — N'étaient ces hévéas, droits et élancés, qui bordent les larges avenues, je pourrais me croire dans une calme petite ville du Midi de la France...



Trois jeunes élégantes vietnamiennes se promenaient bras dessus, bras dessous, dans la rue Catinat. Devant le photographe, elles ont une mine à la fois effarouchée et ravie. (Photo « L'Echo d'Oran »)

SUITE PAGE 3 (VIETNAM)

SAMEDI MATIN A L'AUBE

Les projets algériens adoptés par les sénateurs

LOI-CADRE : 163 VOIX CONTRE 129
LOI-ÉLECTORALE : 157 VOIX CONTRE 137

VERS LA FIN DU DÉBAT SUR LA LOI-CADRE

Par Maurice COMBAUT

.. 44 PERSONNES ARRÊTÉES EN ESPAGNE

pour avoir essayé de rétablir le parti communiste

AU CONGRÈS NATIONAL DU M.R.P.



ÉLECTIONS RAPIDES EN ALGÉRIE

...demande M. BICHET dans son rapport de politique générale

Première neige sur Paris

Isabelle Gaillard fait son entrée dans le monde

Tout au long de la guerre d'Algérie, l'aide apportée par les pays arabes en général se concrétisera par l'apport de fonds et la livraison d'armement. La Yougoslavie et la Tchécoslovaquie seront les principaux fournisseurs et leurs bateaux débarqueront le matériel dans les ports tunisiens, marocains et espagnols d'Afrique du Nord avec l'accord officiel des gouvernements.